

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 11. — NOVEMBRE 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 44.

Les origines du Spiritisme en Amérique (<i>suite</i>). — G. Béra.....	644
Les quatre-vingts ans de « Bonne Maman ». — Commandant Martin.....	648
L'abolition de la guerre. — Algol.....	653
Psychographie d'Oxon (<i>suite</i>). — D ^r Dusart.....	658
Une réponse au D ^r Bérillon. — Segundo Oliver.....	662
Un nouveau témoignage. — G. Béra.....	673
Petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes. — E. Bosc.....	677
Persécution du comte Léon Tolstoï. — J. de Kronhelm.....	684
Etoile, poésie. — Spéro.....	687
Enterrement du spiritisme. — Algol.....	688
Le Miracle de la Cathédrale. — Blanche Sari-Flégier.....	690
Faits spirites. — Edmond B.....	692
Lettre de Mme Abby A. Judson à propos de la famille Fox Jencken.....	696
La famille Hernadec — Ed. Grimard.....	697
Conférences de M. Léon Denis.....	704

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

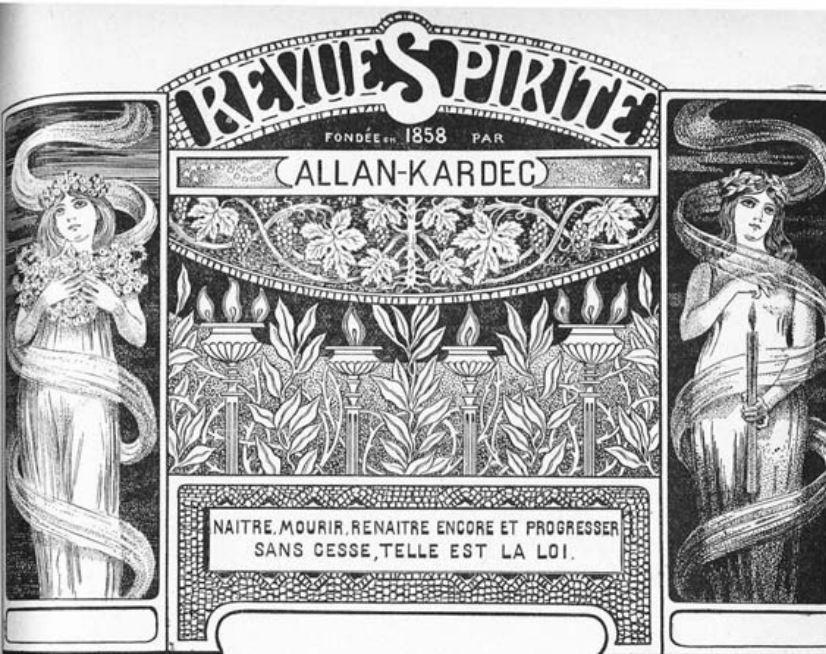
La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N° 11.

1^{er} NOVEMBRE 1901.

LES ORIGINES DU SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE ⁽¹⁾

(Pour faire suite aux *Origines et grands Faits du Spiritualisme*).

FAITS ET TÉMOIGNAGES
extraits de l'ouvrage d'Emma Hardinge.

LE RÉVÉREND JERVIS.
(1849)

Outre les fameux raps, les manifestations qui se produisirent dans les familles de Rochester et des environs revêtirent une extrême variété de caractère. On pourrait écrire des volumes sur les diverses façons par les-

(1) Voir le n° de Septembre.

quelles les Esprits manifestèrent leur intelligence : notamment par la voyance, les avertissements, et la télégraphie mentale. Nous allons rapporter un cas de cette dernière espèce, qui est frappant et tient peu de lignes. Il se produisit dans la maison du Rev. A. H. Jervis, ministre méthodiste de Rochester, qui s'intéressait vivement à la famille Fox, et qui, comme elle, avait été favorisé, dans sa propre famille, des mêmes pouvoirs médianimiques. M. Jervis écrit à M. E. W. Capron :

« J'ai observé beaucoup de faits, également convaincants, de l'intelligence et de l'utilité des communications de ces agents invisibles, qui, je le crois, sont continuellement autour de nous, et connaissent mieux que nous ce que nous faisons et ce que nous pensons. Vous me demandez ce qui s'est passé avec notre ami Pickard. Il était chez moi, le vendredi 6 avril 1849. Les Fox ne s'y trouvaient pas. Etant au thé nous causions librement de divers sujets, quand les raps demandèrent à M. Pickard de faire des questions. Il voulut savoir avec qui il se trouvait en communication et on lui répondit :

— « Je suis votre mère Mary Pickard. »

« Son nom, sa mort nous étaient inconnus. Le lendemain soir, M. Pickard était chez M. G., et la nuit s'avancait. Il reçut une communication provenant, soi-disant, de sa mère, qui disait :

— « Votre enfant est mort. »

« Il accourut chez moi, et me dit qu'il allait prendre la diligence pour rentrer chez lui, à Lockport, à 60 milles de là. Ainsi, et uniquement sur la foi de la communication de l'Esprit, notez-le bien, il partit à 8 heures du matin par la diligence. Le même jour, à midi, je rentrais chez moi. J'y trouvai ma femme avec une enveloppe du télégraphe que je déchirai, et je lus ce qui suit :

Rochester, 10 avril 1849.

« Par télégraphe, de Lockport, au Rev. A. H. Jervis, n° 4, rue de l'Ouest.

« Prévenez M. Pickard, si vous pouvez le trouver, que son enfant est mort ce matin. Réponse.

R. MALLORY

Et je dis à ma femme : « Le télégraphe de Dieu a devancé celui de Morse. »

A vous sincèrement.

A M. E. W. Capron, Auburn.

A. H. JERVIS.

DANGERS DE L'IGNORANCE ET DE LA CRÉDULITÉ.

Les esprits firent plusieurs tentatives pour amener les communications à un système de télégraphie plus régulier. Un des noms les plus fréquemment épelés dans les communications de Rochester fut celui de Benjamin Franklin, qui disait s'occuper activement de cette question, ce qui paraît bien s'accorder

avec les occupations terrestres de ce célèbre philosophe. Si les instructions de cet Esprit sage et bienveillant avaient été strictement suivies, il est bien possible qu'il en serait résulté depuis longtemps un ordre qui, malheureusement, fit défaut dans le chaos des premières manifestations. Au contraire, dans les réunions qui commençaient à se tenir dans des centaines de familles, l'ignorance et la superstition, qui dominaient autrefois tous les sujets relatifs à la vie au-delà de la tombe, continuèrent à caractériser les communications, qui rencontrèrent une crédulité exagérée et fanatique.

Les séances des demoiselles Fox furent sans cesse interrompues par l'irruption de grossiers visiteurs. Leur cercle était repoussé de chambre en chambre par de nouveaux intrus, et l'état d'énervement des pauvres médiums, joint à leur complète ignorance des conditions à réaliser pour des observations scientifiques, rendaient les expériences méthodiques presque impossibles. Dans quelques cercles, dirigés par des voyants en transe ou des médiums inspirés, les scènes de la plus affreuse confusion se produisaient souvent. Deux ou trois « prophètes » baragouinaient ensemble dans des langues inconnues, pendant que d'autres poussaient le cri de guerre des Peaux-Rouges. Des « Lettres Apostoliques », écrites dans le plus triste langage grammatical furent montrées comme venant tout droit de la septième sphère, et toutes les divagations de cerveaux exaltés presque jusqu'à la démence par la contagion du moment, furent données comme les enseignements des plus illustres intelligences de l'antiquité, alors que probablement elles émanaient de l'imagination surchauffée de gens auto-suggestionnés. Il aurait fallu un pouvoir créateur comparable à celui de la sagesse divine pour remettre en ordre tous les éléments confus, et tirer de ces conditions magnétiques désordonnées des instructions pondérées et scientifiques.

M. DRAPER.

(1850)

De temps en temps surgissaient de ce chaos quelques bonnes preuves, qui montraient, qu'avec de bonnes conditions psychiques, le pouvoir spirituel pouvait donner des résultats merveilleux. Une de ces expériences a été si bien rapportée par M. N. Draper, de Rochester, homme estimable, et mari d'une excellente voyante, que nous la citerons en entier :

Sa lettre est adressée à MM. Jervis, Willetts, Jones et autres.

« Messieurs.— Des personnes qui ont droit à tous mes égards me demandent de rendre publics les événements extraordinaires qui se sont passés chez moi. Je dois donc vous donner, pour les publier, le récit des faits qui ont eu lieu dans la première réunion du vendredi 16 courant. La nouveauté du sujet et l'état de l'opinion publique me portent à faire le récit non seulement aussi correctement, mais aussi minutieusement que possible.

« Les circonstances m'ont permis d'être témoin de ces remarquables communications appelées « les coups mystérieux », dès leur début dans cette ville, en l'été de 1848. Ayant obtenu, pendant un an environ, à la suite de recherches poursuivies avec la plus grande sévérité, dans les lieux et les circonstances les plus variés, les preuves les plus incontestables, attestées par mes sens, mon scepticisme dut abdiquer, et je fus pleinement convaincu que les agents humains n'avaient là nulle part. Comme ces communications disaient émaner d'intelligences invisibles appelées « Esprits », je n'ai pas pris la liberté de les attribuer à d'autres sources, du moins tant qu'on ne découvrirait pas une autre origine. Dans l'espoir d'obtenir plus de lumière sur ce mystérieux sujet, je proposai à un membre de ma famille qui est sensible à l'influence magnétique de se mettre en cet état, et de me dire ce qu'elle verrait.

« Elle accepta, et fut magnétisée dans ce but dans la soirée du 12 courant.

* Voici les questions et les réponses :

« D. — Voyez-vous quelque chose ?

R. — Je vois une personne, un homme que je n'avais jamais vu. Il n'est pas d'aspect imposant, mais il a une situation très élevée, et il est occupé activement.

D. — Que fait-il ?

R. — Il vous prépare du travail.

D. — Quelle est la nature de ce travail ?

R. — Il établit une ligne de communication.

D. — Demandez-lui si l'on peut établir, par le moyen des raps, des communications entre deux points éloignés.

R. — Certainement, dit-il.

D. — Pouvez-vous voir quel est cet étranger ?

R. — *A. Benjamin...* (et après une pause) *Franklin.*

D. — Voulez-vous lui demander de vous donner quelque signe qui nous prouve que c'est bien réellement Benjamin Franklin.

« Après un silence d'une ou deux minutes, le sujet éprouve une violente secousse dans toute sa personne, ce qui me porte à lui dire :

D. — Qu'avez-vous ? Est-ce que vous vous réveillez ?

R. — Non, mais vous voulez un signe, et j'ai dit au D^r Franklin que si c'est lui, il m'électrise, et il l'a fait.

D. — Cela vous a-t-il fait mal ?

R. — Non, je suis mieux. Ma tête est plus claire, je vois mieux.

D. — Voulez-vous lui demander où l'on peut avoir des communications entre points éloignés ?

R. — Chez vous-même, dit-il.

D. — Avons-nous quelque chose à faire pour cela ?

R. — Il dit que vous fassiez venir deux de ces jeunes dames qui causent tant d'émotion dans votre ville, et que vous les placiez aux deux extrémités de votre appartement. Mettez-vous, me dit-il, dans l'état où vous êtes maintenant, et je communiquerai avec vous.

D. — Quels doivent être les spectateurs ?

R. — M. Jervis, et quelques autres personnes familières avec la question.

D. — Voulez-vous nous dire quand cela doit avoir lieu ?

R. — Il vous dit de consulter les convenances des personnes que cela intéresse, et que j'en sois avisée.

D. — Y a-t-il d'autres instructions pour maintenant ?

R. — C'est tout pour aujourd'hui.

« En exécution de ce qui précède, la réunion fut fixée au vendredi 16, vous fûtes prévenu, ainsi que d'autres personnes. Je m'assurai le concours des deux jeunes dames, Margaretta et Catherine Fox, à qui, pour des raisons de prudence, on ne fit pas connaître les faits préliminaires.

Respectueusement vôtre,

M. DRAPER. »

« Au Directeur du *Daily Magnet*. »

« En conséquence des instructions ci-dessus, nous, soussignés, nous sommes réunis chez M. Draper, le vendredi 16 courant, vers 4 heures de l'après-midi. Nous avons demandé des instructions et, par le moyen de l'alphabet, on nous a répondu :

— « Magnétisez Mme Draper. »

« Cela fait, cette dame dit aux deux autres jeunes dames de se retirer dans une autre chambre ; à M. Jervis, à Mme Fox et à Catherine Fox, de se placer dans une chambre située à l'extrémité opposée de la maison ; à M. Jervis de prendre des notes ; à Margaretta Fox de rester avec l'assistance dans le salon, et à M. Draper de prendre des notes. Tout cela fut fait successivement. Les groupes des deux chambres entendirent alors des bruits semblables à ceux d'un bureau télégraphique.

D. (à la clairvoyante). — Que signifient ces bruits qui ne ressemblent pas à ce que nous avons entendu jusqu'ici ?

R. — Il essaie les batteries.

« L'alphabet fut demandé et on nous épela : « Réveillez-la dans dix minutes. »

« On plaça une montre sur la table, on prit note de l'heure, puis quelqu'un recouvrit la montre et demanda si les coups pouvaient nous donner un signal au moment voulu. La réponse fut affirmative. A l'heure juste le signal fut donné. On demanda alors :

— « Qui est-ce qui doit la réveiller ? » Aussitôt elle fut réveillée par une secousse électrique.

« A ce moment il se produisit beaucoup de dérangement, par suite de personnes qui passaient d'une chambre à l'autre. Nous demandâmes de nouvelles instructions, et l'alphabet nous donna la réponse suivante :

— « Les choses ne sont pas comme j'avais dit. Vous ne pourrez donc rien faire. Il ne doit y avoir que quatre personnes dans chaque chambre ».

« M. Jervis et son groupe entrèrent alors dans le salon. Ils avaient pris la note suivante :

— « Les choses ne sont pas comme j'avais dit. Vous ne pourrez donc rien faire ».

D. — Aurons-nous une autre occasion ?

R. — Vous n'aurez pas d'insuccès si c'est moi qui vous indique l'heure et les assistants.

D. — Pouvez-vous fixer cela maintenant ?

R. — Oui. » Les personnes suivantes furent désignées par l'alphabet : MM. Jervis, Jones, Draper, Willetts, Mmes Jervis, Draper, Brown, Fox, Margareta et Catherine Fox.

D. — Pouvez-vous nous dire quand ?

R. — Mercredi prochain, à 4 heures de l'après-midi.

D. — Le lieu ?

R. — Ici.

« Au jour fixé, 20 février, les personnes ci-dessus désignées se réunirent ; quelques-unes étaient en retard. Aussitôt que l'ordre fut rétabli, nous demandâmes :

D. — Quelles sont les instructions de Benjamin Franklin ?

R. — Magnétisez vite Mme Draper.

« Aussitôt que ce fut fait, elle dit : « Il dit que l'heure est passée. Il vous pardonnera pour cette fois, mais il faut être plus exacts à l'avenir. »

La société fut divisée de la façon suivante : MM. Jervis et Jones, Mmes Fox, Brown et Catherine Fox, dans une chambre éloignée séparée par deux portes. MM. Draper et Willetts, Mmes Draper, Jervis et Margareta Fox restèrent dans le salon. On entendit des bruits extraordinaires dans les deux chambres, ressemblant encore aux bruits télégraphiques. Ils étaient si peu ordinaires que Miss Fox fut effrayée et dit : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Mme Draper, l'air animé et joyeux, répondit :

— « Il essaie les batteries. »

« Bientôt l'alphabet fut demandé, et la communication suivante épelée par le groupe du salon :

— « A présent, mes amis, je suis prêt. Il y aura de grands changements dans le XIX^e siècle. Des choses, qui vous semblent maintenant obscures et mystérieuses, vous seront découvertes. Des mystères seront révélés. Le

monde sera éclairé. Je signe de mon nom : Benjamin Franklin. N'allez pas dans l'autre chambre ».

« Quelques minutes après, M. Jervis entra dans le salon, disant que les coups lui avaient ordonné de venir comparer ses notes. Il avait écrit ceci :

— « D. — Tout va-t-il bien ? » — R. « Oui ». — Signal pour l'alphabet. — Nous épelons ce qui suit : « Il y aura de grands changements dans le XIX^e siècle. Des choses, qui vous semblent maintenant obscures et mystérieuses, vous seront découvertes. Des mystères seront révélés. Le monde sera éclairé. Je signe de mon nom : Benjamin Franklin. Allez dans le salon comparer vos notes ».

« M. Jervis retourna à son groupe, et l'alphabet lui dicta :

— « Maintenant, allez tous dans le salon ».

« Les notes furent alors comparées en présence de toute la société.

D. — Le Dr Franklin a-t-il encore quelque chose à nous dire ?

R. — Je crois avoir donné assez de preuves pour aujourd'hui.

D. — Ne vaut-il pas mieux garder cela secret ?

R. — Non, il faut le publier.

D. — Dans quel journal ?

R. — Dans le « Democrat » ou le « Magnet ».

D. — Qui est-ce qui doit s'occuper de cette publication ?

R. — George Willetts ».

« Après cela nous avons pris rendez-vous pour nous retrouver avec deux personnes de plus.

« Nous signons comme témoins, non comme parties. Si notre témoignage vous semble incroyable, rejetez-le. Si vous le trouvez admissible, donnez-le aux juges et aux jurés, c'est-à-dire au public, et dites-lui que nous n'avons d'autre intérêt que le sien et son verdict ».

Signé : Rev. A. H. Jervis ; Edward Jones ;
Rachael Draper ; Mary Brown ;
Nathaniel Draper ; George Willetts ;
Mary Jervis ; Margaret Fox.

Rochester, 23 février 1850 »,

Trad. par G. Béra.

Nous apprenons la triste nouvelle de la désincarnation de Madame DE ROCHAS, décédée au château de l'Agnelas aujourd'hui même, 1^{er} novembre. Nos condoléances les plus sympathiques à M. le colonel de Rochas et à sa famille.

Les Quatre-Vingts ans de « BONNE MAMAN »

Le mercredi 9 octobre dernier fut un beau jour pour les nombreux amis et admirateurs de l'auteur de *La Survie*, *échos de l'au delà* de Mme Rufina Næggerath, de celle à qui, par une affectueuse habitude, ils ont décerné le doux titre de *Bonne maman*; et c'en fut un pour elle dont nous venions fêter la quatre-vingtième année.

Entourée de sa fille bien-aimée, de sa blonde petite-fille et de son petit-fils, grand jeune homme d'une réelle distinction, docteur en médecine, l'émotion qu'elle traduisait dans ce milieu si sympathique, dans ce cher petit appartement où tout disparaissait sous les fleurs de toutes sortes, nous disait le bonheur de Mme Næggerath, l'apôtre si courageux des idées nouvelles, le généreux défenseur des opprimés.

Deux de ses plus fidèles amis, M. Hugo d'Alési, dont tous les Parisiens, les voyageurs, et les excursionnistes admirent les affiches reproduisant partout ses aquarelles si belles de coloris, si exactes de dessin, celui qui nous fit faire en son Maréorama de l'Exposition Universelle une traversée pleine d'illusions dans une Méditerranée aux côtes d'azur et d'or — et M. Chaigneau, directeur de *L'Humanité intégrale* et auteur de fines et discrètes poésies, avaient eu l'idée charmante d'adresser à un grand nombre d'amis de Mme Næggerath, un feuillet blanc avec prière d'y tracer une pensée en vers ou en prose, un dessin, un mot sympathique, afin d'en former un album qui serait offert : *A bonne maman en souvenir de ses 80 ans!*

Beaucoup répondirent à cet appel amical et plus de cinquante feuilles, comme apportées par un doux vent d'automne, vinrent tomber autour de la chère octogénaire; elles furent ramassées avec soin et, pour complaire aux amis curieux qui exprimèrent le désir d'entendre lire ces pensées diverses, Bonne maman, non moins anxieuse, permit la lecture de quelques feuillets pris au hasard. M. Chaigneau leva le rideau en disant le premier une *Ballade des violettes* qui fut fort applaudie, surtout de celle à qui elle était adressée et dont la fleur préférée est la violette :

BALLADE POUR « BONNE MAMAN » et par elle et en elle pour le Couple aux violettes

C'est ici la maison des fleurs,
Où l'on voit, par les portes closes,
Jaillir en concert de couleurs
Les innombrables sœurs des roses!
Parmi tant de métamorphoses
L'amour vient pour vous découvrir
La loi des effets et des causes :
Les violettes vont fleurir!

C'est fête : oublions les douleurs
 Et le temps des brouillards moroses
 Où les yeux lourds versaient des pleurs
 Sur la page des rudes proses,
 L'au-delà, par ses virtuoses,
 Nous chante l'hymne : aimer, chérir !
 Là-haut les âmes sont écloses :
 Les violettes vont fleurir !

En avant vers les jours meilleurs
 Vers les hautes métépsychoses,
 Vers les espaces enjôleurs
 Où monte la splendeur des choses !
 Oh ! les horizons grandioses
 Où les cœurs forts vont conquérir
 Les suaves apothéoses !
 Les violettes vont fleurir !

ENVOI

O couple vaillant qui transposes
 En bon travail l'art de souffrir,
 L'air est bleu, les rêves sont roses :
 Les violettes vont fleurir.

Au nom du « Couple aux Chrysanthèmes »
 et du « Couple aux Myosotis »

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

M. Luiz Betim, étudiant brésilien lut à son tour une page de vraie *poésie en prose* vraiment délicieuse qui charma tout le monde.

A BONNE MAMAN

POUR SA FÊTE

La souffrance et le bonheur se partagent notre destinée, disons plutôt — la souffrance et l'amour, car l'allégresse qui ne provient pas d'une joie d'amour n'est pas du bonheur, et nous n'en gardons même pas souvenance !

Or il me semble que cette souffrance qui est l'antithèse même du bonheur et par conséquent de l'amour, (car répétons-le il n'est pas de bonheur sans amour) cette souffrance que nous craignons tant, il me semble qu'elle n'a d'autre but que de nous apprendre à aimer. Aussi nous vénérons ceux qui souffrent pour nous, nous aimons ceux qui souffrent avec nous, et nous adorons ceux pour qui nous souffrons. Vous voyez donc sourdre de la sanglante promiscuité de nos plaies, — l'arbre d'amour. — Et pourquoi cela vous étonnerait-il, promeneurs, qui voyez tous les jours émerger de la terre, où fermentent toutes les pourritures, la robe blanche des lis, la fleur immaculée ! Et pourtant, pessimistes, vous me répondrez que ce n'est pas la souffrance qui engendre l'amour, et vous blasphemerez en ajoutant : c'est l'amour qui engendre la souffrance ! Eh bien non ! Ceux que l'amour fait souffrir sont ceux qui ne savent pas aimer ! — C'est l'égoïste qui

s'aime soi-même par dessus tout et par dessus tous ; c'est le voleur qui, pour donner le superflu à sa famille, arrache le nécessaire à d'autres familles ; c'est le patriote qui égorge les patries voisines et promène le meurtre, l'incendie, l'esclavage dans le foyer d'autrui.

Ceux-là ne savent aimer sans convoitise, sans haine, sans douleur ; ils ne savent pas aimer.

Celle à qui je pense, en écrivant ces lignes, celle qui nous réunit tous aujourd'hui, dans une même pensée de vénération et d'amour, a toujours été, toute sa longue vie durant, une émondeuse de cœurs, et son petit salon une école de félicité !

Mère, épouse, famille, patrie, humanité, ne doivent être que des chaînons fraternels nous reliant à Dieu !

Pour arriver à lui il faut dilater son cœur et monter l'échelle.... Et son geste nous parlait de ces existences que nous pressentions à peine, de cette infinité d'incarnations qui nous permettent d'aimer chaque fois un peu plus..

Et ses yeux et sa voix nous donnèrent cette ineffable espérance, qu'un jour viendra où nous pourrons aimer tout l'Univers, comme nous l'aimons — Elle —

LOUIS BÉTIM

Puis, le commandant Mantin acceptant le rôle de lecteur succéda à M. Betim et fit passer l'un après l'autre une vingtaine de feuillets dont il cueillit toutes les pensées et en répandit le parfum discret de l'amitié ; il glissa même un compliment rimé de sa façon qui fut de circonstance et eut le mérite d'aller droit au cœur de bonne maman.

A Madame Rufina Næggerath pour ses quatre-vingts ans.

Chère « bonne maman », vous notre sœur aînée,
Dont on va fêter la quatre-vingtième année,
Combien je suis heureux que vous m'ayez admis
A cette réunion, et, qu'il me soit permis
De saluer bien bas l'aimable octogénaire
Que je croyais si loin d'un tel anniversaire !
Votre automne commence et, loin de s'achever
Vous défend de penser encor à votre hiver !
Votre esprit a vingt ans, et votre humeur charmante
Aux yeux de vos enfants en efface soixante !
Socrate aurait voulu, n'avait-il pas raison ?
Que fût pleine d'amis, sa petite maison,
Plus heureuse que lui, vous voyez à cette heure
De bons et vrais amis s'emplier votre demeure ;
Ils viennent tous ici vous exprimer ces vœux
Qui font tout à la fois l'âme et le cœur joyeux !
Pour moi qui feuilletais ce matin « La Survie »
Et qui songeais à vous, il me vint une envie
C'est de former ici le souhait que voilà :
« Nous retrouver un jour tous, en votre « au-delà »

Commandant P. MANTIN.

Une page de LÉON DENIS, l'auteur du livre incomparable *Après la mort* et le brillant conférencier spirite.

A Madame Rufina Næggerath, la bonne fée du spiritisme.

Les vœux profonds sont comme la prière. Ils sont ceux que j'adresse à la femme aimable et distinguée qui a mis toutes les qualités de son cœur et de son esprit au service d'une grande cause.

En ce 80^e anniversaire de sa naissance, longue vie et florissante santé à notre chère « bonne maman. »

LÉON DENIS

LA FEMME SPIRITE

Dieu donna à la femme les instructions profondes et la divination. C'est surtout par elle que s'affirme la Communion entre le visible et l'invisible.

L'antiquité païenne a eu cette supériorité de connaître et de cultiver l'âme féminine. Voyante ou sybille, ses facultés s'épanouissent librement dans les cultes et les mystères.

Cette influence bienfaisante de la femme initiée qui rayonnait sur le monde ancien comme une douce clarté, le catholicisme l'a détruite par sa légende de la chute originelle.

Le catholicisme n'a pas compris la femme à qui il devait tant. Le matérialisme en fait un être inférieur par sa faiblesse et l'entraîne vers la sensualité.

Mais avec le spiritualisme, la femme relève son front inspiré. Elle s'associe étroitement à l'œuvre d'harmonie, au mouvement grandissant de l'idée.

Par le spiritualisme la femme se dégage de l'abîme des sens et remonte vers la vie supérieure. Son âme s'illumine d'un plus pur rayon, son cœur devient le foyer des tendres et nobles passions. Elle reprend dans l'ordre social sa mission toute de grâce, de pitié, de dévouement, son grand et sublime rôle de médiateur.

Dès lors l'asservissement d'un sexe à l'autre prend fin. Les deux moitiés de l'humanité s'unissent, s'équilibrent pour coopérer ensemble au plan providentiel, aux œuvres de l'intelligence divine.

L. DENIS.

Une pensée du commandant BÉRA, le traducteur fidèle d'articles spirites publiés en Amérique, en Angleterre et en Allemagne.

Chère bonne maman,

On raconte qu'aux temps des premiers chrétiens, l'apôtre saint Jean, parvenu à un âge très avancé, se faisait porter sur les places publiques, et se bornait, pour toute exhortation, à répéter sans cesse : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Les spirites ont aussi leur apôtre Jean. Dieu se sert toujours des faibles pour triompher des forts. Aussi devons-nous bien augurer du succès de notre chère Cause, car notre apôtre Jean est deux fois irrésistible, étant deux fois faible ; puisque, à l'âge et à la sérénité de Jean, il joint la douceur et le charme de la femme.

Que Dieu conserve encore de longues années notre chère bonne maman pour la paix, la concorde et l'union des spirites.

G. BÉRA, de la *Revue Spirite*.

Quelques vers du général Fix, méritent une mention honorable et un remerciement.

A MA CHÈRE BONNE MAMAN

Quelques fleurs, c'est bien peu pour un cadeau de fête,
 Mais, pour l'âme qui sait et sourire et pleurer,
 C'est beaucoup qu'une fleur : en sa langue secrète,
 Elle redit, douce interprète !
 Quelque touchant et saint penser.

La fleur, c'est le trésor qu'en un jour de tendresse,
 Le Créateur posa sur la terre aux flancs nus,
 C'est le sourire aimé d'une divine ivresse,
 Qui fait oublier la tristesse
 Et les beaux jours qui ne sont plus !

J'aurais à vous offrir des trésors de richesse,
 Que je ne les croirais valoir point la moitié
 Des vœux, Bonne Maman, qu'aux bons esprits j'adresse,
 Pour vous au nom de l'amitié !

Général H. C. Fix

J'eus la bonne fortune d'assister à la lecture de ces pages si pleines d'amitié tendre, et je l'avoue, l'indiscrète pensée de demander tout bas à Bonne maman de me laisser relire cette collection de manuscrits. J'aurais voulu tout copier, tout compiler pour publier tout, et, celle que nous fêtions n'aurait pas demandé mieux que de remercier tous ses amis en faisant partager sa joie aux lecteurs de la Revue, mais on ne m'accorde que quelques pages alors qu'il me faudrait toute la brochure. Je ne puis donc citer parmi ce volume de feuillets que ceux arrachés au hasard avec l'autorisation de Bonne maman.

C'est d'abord un joli dessin du peintre Braun... des violettes... ce sera le feuillet frontispice de l'album.

Un crayon d'Hugo d'Alesi avec quatre vers harmonieux dits par l'écho de la montagne.

Une pensée philosophique de Papus (le sympathique et si éloquent docteur Encausse).

Enfin, ne pouvant copier tout, je cite pour la fin un vrai quatrain de vaudeville du spirituel Albin Valabrègue :

Absent de la quatre-vingtième,
 Je le regrette vivement !
 Je prends ici l'engagement
 D'être présent à la centième !

ALBIN VALABRÈGUE

Genève, le 9 octobre 1901.

etc., etc., et j'arrête avec peine ma plume pillarde et gourmande.

Tous les spiritualistes de valeur, tous ceux qui affichent franchement leurs convictions dans la religion nouvelle avaient tenu à venir serrer la main de la « Sœur aînée » ou à lui adresser un autographe aimable. Avant de quitter discrètement ce petit salon où, depuis quatre ans j'ai senti mon âme renaître à l'espoir de son immortalité, je pris les noms des plus connus parmi les amis de « Bonne maman » ne pouvant à regret emporter leurs pensées... Ceux des dames d'abord, dans l'ordre où je les saluai et les admirai : Mmes Sommerfeld, Simon, Farès, baronne de Watteville, princesse Wiszniewska, présidente de l'alliance universelle des femmes pour la paix, Sorgue, la socialiste généreuse et vaillante, de Laversay et sa charmante fille, Lalot, fondatrice de l'œuvre des loyers ; Leymarie, veuve de l'ami et du continuateur d'Allan Kardec ; Bénézec, Porteu, trésorière de l'Alliance des femmes pour la Paix ; Chaigneau, Marya Chéliga, Thécla, de la *Fronde* ; Malet, de Komar, Mlle Carré, etc., et du côté des gentlemen.. comme ils défilent : Dr Papus, Georges Malet, de la *Gazette de France* ; Colonel de Rochas, illustré à jamais par ses écrits sur l'hypnose et l'Extériorisation de la motricité ; Gabriel Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme* ; général Amade ; le peintre Mattig ; général Fix ; Parisot, un érudit ; David, directeur des Gobelins, le savant chimiste, élève, ami et successeur du célèbre Chevreul ; Bénézec ; prince Wiszniewski ; barons de Longueval et de Watteville ; Dr Farès, Beaudelot, directeur du Cercle spirite de l'Etoile d'or ; Dr Broussay ; Desmoulins le graveur bien connu, devenu médium dessinateur ; commandant Béra ; Jacques Brieu, un de nos jeunes combattants par la plume ; capitaine Côte, etc., etc. J'en laisse, et des meilleurs et je me sauve après avoir serré les mains de Mme Næggerath, et lui avoir avoué mes mauvaises intentions....

« Eh bien, me dit-elle, de sa voix si douce et de son petit sourire un peu voltairien, terminez votre article en disant que tous ces bons amis m'ont rendue bien heureuse aujourd'hui et que « Bonne maman » les bénit tous

Un de ces amis là.

L'ABOLITION DE LA GUERRE

PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES (1).

Tandis que nous écrivions ces lignes, paraissait en librairie la traduction de la dernière œuvre du comte Léon Tolstoï : *L'Unique moyen* (2). Cette

(1) Voir les numéros d'août et d'octobre.

(2) *L'Unique moyen*, traduit du russe par J. W. Bienstock (prix. 0 fr. 50).

importante publication, à laquelle le nom de son auteur ajoute un puissant attrait, nous paraît se rattacher directement à notre sujet : c'est pourquoi nous demandons aux lecteurs la permission de nous interrompre pour en rendre compte.

« *L'Unique moyen*, dit son traducteur, M. J. W. Bienstock, est la dernière œuvre du comte Léon Tolstoï ; il la dicta pendant sa récente maladie, car les souffrances physiques les plus aiguës ne parvinrent point à terrasser sa puissante pensée ».

Le verset suivant de l'Evangile lui sert d'épigraphe : Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur aussi de même ; car c'est là la loi et les prophètes (Mathieu, VII, 12).

L'auteur décrit l'état présent de la société ; il nous la montre partagée en deux parties bien dissemblables : d'un côté, la masse innombrable des travailleurs, plongés dans l'ignorance et la servitude, vivant non comme des hommes, mais comme des bêtes de somme ; et, de l'autre, la minorité des riches oisifs et oppresseurs, profitant seuls des avantages créés par le peuple travailleur ; et il se demande qui doit porter la responsabilité d'un tel état de choses et comment y remédier.

Faut-il arracher la terre à ceux qui la possèdent sans la travailler pour la rendre aux travailleurs ? Enlever aux riches qui les détiennent les usines et les fabriques pour les remettre aux mains des ouvriers ? ou enfin, si, ni les uns ni les autres ne sont responsables, faut-il s'en prendre seulement à l'organisation de la société et la changer ?

Pour établir que les travailleurs ont leur part de responsabilité dans les maux dont ils se plaignent, Tolstoï a recours à une comparaison saisissante. Il rappelle l'épouvantable catastrophe qui attrista si péniblement, il y a cinq ans, les fêtes données à Moscou à l'occasion du couronnement de Nicolas II ; et il montre la cohue populaire se ruant en rangs pressés à l'assaut des victuailles promises, les derniers venus poussant ceux qui étaient devant eux, les bousculant, les étouffant, les piétinant, les écrasant, jonchant le sol de cadavres de quelques milliers d'hommes, femmes ou enfants. Etaient-ce les organisateurs qui étaient coupables ? ou la police ou le Tsar ? — Non, ce n'étaient ni les uns ni les autres. « Il semble clair que seuls étaient coupables ces hommes qui, pour recevoir avant les autres quelques gâteaux et une chope de bière, avançaient sans faire attention aux autres qu'ils pressaient et poussaient. »

Ainsi, les ouvriers travaillent contre leur propre intérêt lorsqu'ils aident le propriétaire ou le fabricant à tirer parti, l'un de sa terre, l'autre de sa fabrique ou de son usine ; lorsque, séduits par le salaire qui leur est offert et qui n'est cependant que le fruit de leur propre travail, ils aident le gouvernement en participant à ses divers emplois ou fonctions ; ou enfin lors-

qu'ils entrent au service militaire en s'engageant à tuer tous ceux que leurs chefs leur ordonneront de tuer. Pour voir leurs maux se détruire d'eux-mêmes, ils n'ont qu'une chose à faire : cesser de prêter leur concours aux riches et aux gouvernants.

La loi de Dieu a été révélée aux hommes, il y a deux mille ans, à la fois par Bouddha, Confucius et le Christ : *Agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi. Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent.* Cette loi est simple et compréhensible pour tous. Ne devrait-on pas s'efforcer de l'enseigner aux jeunes générations et les habituer à la mettre en pratique, surtout dans notre société chrétienne dont l'édifice moral est basé sur l'Evangile, où il est dit précisément que ce commandement constitue toute la loi, et les prophètes, c'est-à-dire tout ce qu'il est nécessaire que sachent et pratiquent les hommes ?

Est-ce que, tant que cette loi fut ignorée, il n'y a pas toujours eu un petit nombre d'hommes qui a dominé sur les autres ? Et, après sa révélation, ce petit nombre d'hommes n'a-t-il pas continué de la méconnaître ?

Ne s'est-il pas efforcé de la cacher à ceux qu'il pliait sous sa loi ? Sans doute, il ne l'a pas cachée en la niant, mais en l'effaçant sous des milliers d'autres lois qu'il déclarait plus obligatoires, plus nécessaires que celle de faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fit.

Trois catégories d'hommes se sont montrés hostiles à la loi de fraternité, prêchée par Jésus : les prêtres, les gouvernants, les savants et les riches. Les prêtres ont inventé des règlements dont l'inaccomplissement entraîne la damnation éternelle ; les gouvernants ont pris exemple sur les prêtres et ont établi des lois juste en contradiction avec la loi de réciprocité ; enfin, les savants et les riches enseignent qu'il n'y a que la science et ses lois découvertes par eux, les savants, et connues des riches, capables de régénérer le monde. — Voilà sous quel régime vivent les travailleurs, et c'est pour s'en affranchir qu'ils continuent, de génération en génération, à organiser des caisses ou des associations, des grèves ou des révolutions, mais omettent de recourir au vrai moyen, à l'unique moyen qui les débarrasserait de leurs maux : la loi de Dieu.

Mais, cette loi : « agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi » est trop brève et trop simple ; elle est trop éloignée des complexités qui distinguent les dissertations ecclésiastiques ou les raisonnements gouvernementaux et scientifiques. Les hommes, habitués à n'avoir aucune foi précise ou à ne croire qu'aux mystères, ne peuvent comprendre que ce soit là le langage divin, puisque tout le monde est à même de le comprendre. Cependant, qu'ils s'affranchissent de toutes les impostures qui leur cachent cette loi ; qu'ils la rendent obligatoire et adaptent à la vie toutes ses conséquences, et alors règnera sans partage la science aujourd'hui absente, la

science la plus importante, parce qu'elle est commune à tous les hommes sans distinction, la science qui permettra de résoudre tous les problèmes et toutes les difficultés pendantes entre l'individu et la société. Et que cette science soit enseignée à nos enfants et à nos jeunes gens avec la même vigilance, avec le même soin scrupuleux que les autres le sont aujourd'hui, et alors on verra se transformer toute la vie des hommes « et par suite les conditions pénibles dans lesquelles vit maintenant la grande majorité. »

Bien avant la révélation évangélique de la loi de réciprocité, il en existait une autre : « Tu ne tueras point », que la Bible rapporte avoir été dictée par Dieu lui-même, et dont l'importance n'était pas moindre pour son temps que celle de la loi révélée par Jésus. L'observation de cette loi aurait suffi à rendre impossibles les guerres, l'esclavage, les vols et accaparements ainsi que les assassinats qui en sont l'ordinaire conséquence. Mais elle n'était pas seule. D'autres commandements l'accompagnaient tels que le respect du Sabbat, la défense de prononcer le nom de Dieu et d'autres d'importance secondaire, qui ne tardèrent pas cependant à absorber toute l'attention des prêtres, au point de leur faire perdre de vue la loi principale et leur faire même rendre des lois ou décrets en contradiction formelle avec elle.

C'est ainsi que se passent les choses avec la loi : agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi. Ce n'est pas parce que les hommes ignorent cette loi qu'ils sont malheureux ; mais parce que ceux d'entre eux, pour qui son application serait désavantageuse, inventent des lois contraires, dont ils rendent l'observation aussi obligatoire que celle de la loi divine. Il n'y a donc d'autre moyen de s'affranchir des maux causés par ces lois oppressives que de les repousser pour se rallier uniquement à la seule vraie et éternelle loi proclamée par l'Evangile.

« Une loi faite par un groupe d'hommes, si étrange soit-elle, et si méchants soient les hommes qui la font, nous l'acceptons et ne craignons pas d'y obéir » ; mais nous refusons d'obéir « à la loi qui, non seulement concorde avec la raison et la conscience, mais qui est précisément exprimée dans le livre que nous reconnaissons la révélation de Dieu ! » N'y a-t-il pas manque absolu de logique à raisonner de la sorte ? Eh bien ! c'est la manière de raisonner des oppresseurs qui sentent bien que l'application de la loi : « fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent », ruinerait leurs prétentions et leur pouvoir.

Que les travailleurs, même en nombre limité, refusent de participer à l'activité des capitalistes et du gouvernement et d'entrer dans les armées qui ont pour but le meurtre, et leur situation générale s'améliorera immédiatement.

La loi de Dieu est la loi de Dieu, parce qu'elle enseigne, non pas à un seul homme, mais à tous les hommes sans distinction, la meilleure voie pour

obtenir le plus grand bien qui soit, c'est-à-dire le bien à la fois spirituel et corporel. L'ouvrier qui a réussi à faire diminuer le salaire de ses camarades ou qui est entré au service des riches n'améliore pas plus sa situation que le joueur qui risque ce qu'il possède d'une façon certaine et sûre, si peu cela soit-il, en vue seulement d'un bénéfice toujours hypothétique. Tous ceux qui, dans l'espoir d'améliorer leur situation, s'écartent de la loi de réciprocité, tous ceux-là ne font qu'aggraver le sort des autres et le leur propre.

N'est-il pas dit dans l'Évangile : « Ne soyez donc point en souci disant : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? Ou de quoi serons-nous vêtus ? Votre père du ciel sait que vous avez besoin de toutes ces choses-là. Mais cherchez le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Ces paroles sont le complément et l'explication de la loi de réciprocité.

Les ouvriers accusent les patrons, propriétaires et capitalistes, d'être les auteurs de leurs maux ; mais ce reproche ne le méritent-ils pas eux-mêmes, lorsqu'ils se modèlent en petit sur ceux dont ils se plaignent ? lorsqu'ils produisent certains objets à meilleur marché que ne le font les autres, ou qu'ils acceptent, dans un but intéressé, des places qui leur procurent les avantages dont jouissent les capitalistes, ou enfin qu'ils entrent au régiment pour y apprendre à tuer leurs frères, le cas échéant ? Quelle que soit leur situation, ils la font eux-mêmes et ils ne peuvent être que les opprimés ou les oppresseurs.

Que dirait le Christ s'il voyait aujourd'hui « des milliards d'hommes du monde entier, génération par génération, se perdre eux-mêmes dans un travail animal, dans l'abrutissement, l'ignorance, les vices, s'entre-tuer, se tourmenter, bien que le moyen de s'affranchir de tous ces maux leur ait été donné depuis déjà deux mille ans ? »

Ce moyen, c'est la clef de la serrure qui ferme la chaîne à laquelle est lié le peuple travailleur. Rien ne sert de chercher à briser cette chaîne par la violence ; il faut à tout prix en ouvrir la serrure et se garder de repousser ceux qui présentent la clef.

« Cette clef, c'est la foi en Dieu et en sa loi. »

Que les ouvriers, sans crainte de l'oppression extérieure de l'Eglise et de l'Etat, rejettent résolument la foi mensongère dans laquelle on cherche à les maintenir de plus en plus ; que, de son côté, la minorité dominante qui, grâce au travail des ouvriers, a acquis les avantages de l'instruction et qui, par conséquent, est plus à même de voir comme on trompe les ouvriers, si elle veut décidément leur affranchissement, se donne la mission de les éclairer et de les aider à sortir de leur misérable situation.

« Personne ne peut dire si cela se réalisera bientôt, quand et où. Une

seule chose est indiscutable : que ce moyen seul peut délivrer l'énorme majorité des hommes — tous les ouvriers — de leur humiliation et de leurs souffrances.

« Il n'y a pas et il ne peut y avoir d'autre moyen. »

Ainsi s'exprime la grande voix de Tolstoï, cet apôtre vénérable qui vient répéter aux hommes, les paroles de paix et d'amour prononcées il y a deux mille ans par le Christ, et qui s'efforce de leur démontrer que, si jusqu'à présent elles n'ont pas eu le résultat promis, la faute en revient toute entière à ceux qui, les ayant entendues, se sont abstenus de les mettre en pratique. Qui donc osera s'inscrire en faux contre elles dans notre monde chrétien ? Qui osera les taxer d'utopies ? Certes, ce n'est pas nous, Spirites, qui avons inscrit sur notre drapeau l'évangélique devise : Hors la charité pas de salut.

Mais, disons ceci : ceux qui ont reçu la parole ne doivent pas la garder pour eux seuls, car cette parole est comme la semence qui doit être propagée pour produire la moisson future.

Non seulement ils doivent la propager, mais ils doivent de plus faire ce que n'ont pas fait et n'ont pu faire les messies et les sages, ce que ne peuvent faire non plus les disciples de ces messies et de ces sages ; ils doivent en examiner et en discuter avec soin les détails et moyens d'application, de façon à éviter toute révolution violente qui aurait inévitablement un résultat tout contraire à celui recherché.

(A suivre).

ALGOL.

PSYCHOGRAPHIE

(Suite)

CINQUIÈME SÉRIE. — ECRITURE SUR UNE GLACE RECOUVERTE DE COULEUR BLANCHE.

Je vais enfin rapporter ici le curieux résultat obtenu par feu Benjamin Coleman sur une glace. Il est évident que la matière dont il est fait usage n'a aucune importance. Dans le cas actuel comme dans un certain nombre d'autres, l'écriture fut tracée par une main matérielle.

« J'ai obtenu de temps à autre des manifestations de ce genre, mais aucune ne me paraît digne de vous être citée, sauf les messages écrits sur verre, que j'ai reçus en 1869 et dont j'ai gardé deux spécimens. Je ne me rappelle pas avoir publié le compte rendu de ces séances d'écriture et je vais vous en faire le récit : Je prenais des plaques de verre épais et je couvrais l'une de leurs faces d'une légère couche de couleur blanche. Le médium les tenait à une extrémité, moi par l'autre, et nous les appliquions sous la table, tandis que la lumière du gaz éclairait largement nos mains. Au bout de peu d'instant, je sentis quelque chose, comme une main, qui

se servait d'une façon évidente de l'ongle de l'un de ses doigts pour écrire un message. J'avais causé avec l'esprit présumé d'une jeune fille que j'avais connue. Elle m'avait donné son nom, et ses réponses à mes questions se trouvaient écrites sur le verre. Elle me dit : « Je suis au ciel. » Je lui demandai : « Où donc est votre ciel ? » Voici quelle fut sa réponse, je l'ai conservée, tandis que j'ai effacé toutes les autres : « Je porte mon ciel avec moi. — Isabelle. » Je résolus de prendre la plaque de verre et de la placer de nouveau sous la table en demandant à l'esprit d'ajouter la date et 1869 fut ajouté. Je dois dire ici que le caractère de l'écriture était absolument différent de celui de l'écriture d'Isabelle et ne pouvait servir à établir son identité, mais ce qui reste hors de toute contestation, c'est qu'un être intelligent a écrit sur la plaque de verre. »

SIXIÈME SÉRIE. — EXPÉRIENCES DU PROFESSEUR ZÖLLNER.

Lorsque l'on étudie les expériences imaginées spécialement pour prévenir l'exécution préalable d'écritures et tous les autres modes de fraude, il me semble tout indiqué de citer celles qu'a organisées feu le professeur Zöllner et qu'il rapporte dans sa *Physique Transcendante*. La valeur hors ligne de ce témoignage et de ceux qui le confirment, et qui sont des hommes éminents dans les diverses branches de la science, me semble de nature à ne laisser place à aucune objection contre la parfaite compétence de tels investigateurs, si l'on n'obéit pas à l'influence du parti pris et de l'incrédulité la plus obstinée.

Qu'il me soit permis de présenter d'abord ces savants :

Le professeur Zöllner qui a dirigé les expériences et rédigé leur compte rendu, est né en 1834 et il se trouvait ainsi dans toute la vigueur et la maturité de son intelligence. Professeur de physique et d'astronomie à l'Université de Leipzig, il s'est bientôt placé au premier rang parmi les savants d'Europe. Il a publié un grand nombre de travaux scientifiques.

William Edward Weber, né en 1804, est professeur de physique et l'auteur, avec son frère, de la théorie de la vibration des forces. Il a publié un ouvrage considérable sur la Mensuration Electro-Dynamique. Aucun savant ne jouit d'une réputation supérieure à la sienne en Allemagne.

Le professeur Scheibner, de l'Université de Leipzig, est un mathématicien bien connu et très distingué.

Gustave Théodore Fechner, né en 1801, jouit d'une grande réputation comme philosophe et il est également professeur de physique à Leipzig. Il a publié de nombreux ouvrages sur le spiritualisme.

La première expérience que je veux citer a été dirigée par les professeurs Zöllner et Weber, dans la soirée du 13 décembre 1877.

« J'apportai moi-même deux ardoises marquées et soigneusement

nettoyées. Un fragment d'environ trois millimètres d'épaisseur détaché d'un crayon d'ardoise tout neuf ayant été placé entre elles, elles furent étroitement appliquées l'une contre l'autre par un lien de quatre millimètres d'épaisseur, dont les tours s'entrecroisaient. Elles furent ainsi déposées sur le coin d'une table à jeu en noyer, que je venais d'acheter tout récemment. Tandis que Weber, Slade et moi assis à la table, nous nous occupions d'expériences magnétiques, nos six mains reposant sur la table et celles de Slade se trouvant à une distance de deux pieds des ardoises, on entendit tout à coup un bruit très accentué d'écriture entre les ardoises *auxquelles personne ne touchait*. En les séparant, on constata que sur l'une d'elles les mots suivants avaient été écrits sur neuf lignes : « Nous aimons à bénir tous ceux qui s'efforcent d'étudier un sujet aussi impopulaire que l'est actuellement celui du spiritualisme. Mais il ne sera pas toujours aussi impopulaire. Il parviendra à prendre sa place dans le de toutes classes et de toutes sortes. » L'ardoise portait bien la marque (H. 2) que j'y avais tracée au préalable. Il ne peut être ici question ni de truc ni de préparations antérieures. »

Les expériences suivantes contiennent d'autres phénomènes psychiques, bien connus de ceux qui sont familiers avec ce genre d'expériences ; mais j'appelle l'attention surtout sur les deux cas remarquables de psychographie.

Dans une séance tenue le 9 mai 1878 entre onze heures et onze heures un quart du matin, j'obtins une des plus remarquables confirmations de la suspension apparente de la loi de l'impénétrabilité de la matière. Aussitôt que j'eus pris place avec Slade à une table à jeu, la conversation s'engagea sur la question de la faculté que possédaient ces êtres intelligents et invisibles, de faire pénétrer *apparemment* les corps matériels avec autant de facilité que s'ils étaient perméables. Slade partageait mon étonnement et affirmait que, jusqu'ici, il n'avait jamais observé la production en sa présence d'un aussi grand nombre de phénomènes de ce genre. Aussitôt après cette remarque, il prit de la main gauche deux ardoises de même dimension parmi celles qui se trouvaient sur la table, à sa gauche et que j'avais moi-même nettoyées et apportées. Il me les tendit, en me priant d'en appliquer une sur la surface de la table et l'autre contre la face inférieure de cette table, en les maintenant de ma main gauche, de telle sorte que mon pouce appuyait sur la supérieure, tandis que mes quatre autres doigts maintenaient l'inférieure contre le battant de la table. Sous l'ardoise reposant à la face supérieure de la table, on déposa un fragment de crayon d'ardoise, de telle sorte qu'il était complètement caché par l'ardoise supérieure. Slade plaça ses deux mains au milieu de la table, à un pied des deux ardoises et me demanda d'appliquer ma main droite sur ses deux mains. A peine ces

dispositions étaient-elles prises, qu'on entendit distinctement le bruit de l'écriture sur une des deux ardoises que je tenais si fortement appliquées contre la table. Lorsque la fin de l'opération eût été annoncée comme d'habitude par trois coups se succédant rapidement, je retirai les ardoises et je m'attendais à trouver de l'écriture sur celle qui se trouvait au-dessus de la table, puisque le fragment de crayon se trouvait encore sur la table où je l'avais posé une minute auparavant. Quel fut mon étonnement lorsque je trouvai l'écriture sur l'ardoise maintenue contre la face inférieure du battant de la table ! Cette écriture couvrait la face de l'ardoise qui regardait la table, comme si le fragment de crayon avait écrit à travers les trois-quarts de pouce que présentait l'épaisseur de cette table en chêne, ou comme si celle-ci n'avait pas existé pour l'invisible écrivain. Voici le message écrit en anglais sur cette ardoise :

« Ce matin, nous ne ferons pas plus pour vous. Nous désirons que vous récupériez vos forces pour ce soir. Nous vous recommandons de rester tout à fait passifs ; sans cela nous ne pourrions accomplir notre œuvre.

« La table ne nous arrête nullement. Nous pourrions écrire plus souvent comme cela, mais on n'est pas encore préparé à ces choses. »

Pour répondre à cette supposition que l'on nous présente si souvent, que M. Slade écrit lui-même sur les ardoises avec un fragment de crayon qu'il tient entre l'ongle et la chair d'un de ses doigts, j'ai acheté une demi-douzaine d'ardoises, de dimensions telles que toute manipulation était absolument impossible. Je suppose que mes lecteurs sont assez intelligents pour convenir avec moi que celui qui voudrait écrire sur une ardoise de la façon indiquée ci-dessus, tout en la maintenant en même temps, devrait être capable d'atteindre avec ses doigts toutes les parties de la surface sur laquelle l'écriture devrait être tracée. Or les ardoises que j'avais achetées et qui portaient la marque : Faber, N° 39, avaient une longueur de 334 millimètres sur une largeur de 155 millimètres. Qu'on saisisse et qu'on tienne comme on le voudra une telle ardoise, la plus grande main humaine, avec les doigts complètement allongés, ne pourra jamais atteindre, à beaucoup près, toutes les parties d'une telle surface. Eh bien ! c'est une ardoise de ce genre qui, tenue par Slade de la façon usuelle, a été couverte *sur toute sa surface* par de l'écriture, de telle sorte que la théorie que nous combattons est *matériellement* inacceptable et doit être rejetée.

Lorsque nous avons repris avec Slade notre séance chez mon ami O. Von Hoffmann, le 7 mai 1878, à huit heures et demie du soir, j'avais apporté plusieurs de ces grandes ardoises, achetées par moi et soigneusement nettoyées et je les avais placées devant moi sur la table autour de laquelle nous étions assis. A peine avions-nous pris nos places que Slade tomba en transe... Lorsqu'il s'éveilla, ses yeux tombèrent sur ces longues ardoises nouvelle-

ment apportées. Je répondis évasivement lorsqu'il me demanda à quoi je les destinais. Il me proposa d'essayer de nouveau si de l'écriture se produirait spontanément sur deux ardoises mises l'une sur l'autre, sans que personne ni lui ni moi, puisse les toucher, comme cela avait si splendidement réussi dans l'expérience tentée en présence de William Weber et de moi, le 13 décembre 1877, lorsque, entre deux ardoises étroitement serrées l'une contre l'autre par une solide corde d'emballage aux tours entrecroisés, et que l'on avait tranquillement posées sur la table sans que personne les touchât, ni Slade, ni aucun de nous, il se produisit tout à coup de l'écriture dont tout le monde entendit nettement le grattement.

Slade me pria donc de prendre deux des nouvelles ardoises, de placer entre elles un fragment de crayon d'ardoise, et de les fixer solidement ensemble. Je le fis, après m'être assuré de nouveau par moi-même qu'elles étaient parfaitement nettes. On appliqua quatre cachets sur les longs côtés et je les déposai avec le bout de crayon entre elles au coin de la table le plus éloigné de nos mains. Celles-ci furent réunies sur la table, de telle sorte que les mains de Slade recouvertes par les miennes ne pouvaient faire aucun mouvement. A peine les choses étaient-elles ainsi disposées, que les ardoises, que personne ne touchait, furent soulevées un grand nombre de fois sur un de leurs côtés, ce que nous voyions tous deux le plus nettement sous la lumière éclatante que donnait une bougie placée au milieu de la table. Les deux ardoises restèrent ensuite immobiles après avoir un peu modifié leur position première, et l'on entendit aussitôt entre les deux un bruit d'écriture comme si elle était tracée par une main ferme avec un crayon d'ardoise. Après que les trois coups bien connus eurent annoncé la fin de l'écriture, nous séparâmes nos mains que nous avions tout le temps tenues bien serrées; la séance fut levée et nous nous rendîmes avec les deux ardoises dont je m'étais aussitôt emparé, dans la pièce voisine, où nous attendaient M. Von Hoffmann et sa femme. En leur présence les deux ardoises, que je venais de sceller si peu de temps auparavant, furent séparées.

Les deux côtés étaient complètement couverts d'un message en anglais. »

Traduit par le Dr O. DUSART.

UNE RÉPONSE AU DOCTEUR BÉRILLON

Dans le journal *Luz y Union* de Barcelone, nous lisons ce qui suit :

A M. Bérillon.

M. le Directeur du journal *Luz y Union*.

Le plus infâme des spirites, qui n'a aucune signification et ne veut en avoir aucune en ce monde, vous demande l'insertion des lignes suivantes, dans votre estimable journal *Luz y Union*.

La Société d'hypnologie et de psychologie de Paris s'est réunie, le 16 juillet, à l'hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence du D^r Gilles Voisin.

Assistaient au banquet : le D^r Bérillon, secrétaire général de la Société ; M. Dauriac professeur en Sorbonne ; M. Milcot, avocat général à la Cour de cassation : Paul Magnin, etc., etc...

Le D^r Bérillon prit la parole pour dire, entre autres choses :

« On veut ressusciter la croyance à l'âme (que, pour ma part, j'en'ai jamais vue). Le vieux mysticisme relève la tête. On recommence à croire aux apparitions des morts. On veut nous faire croire aux songes, aux pressentiments, et on voudrait nous faire croire aussi qu'il est possible d'exercer certaines influences à distance. On fait venir à grands frais d'Italie, d'Angleterre ou d'Allemagne des médiums, qui ne sont autre chose que des insconscients ou conscients, prestidigitateurs.

« Les médiums se vantent de lire dans la pensée, de se dédoubler, de produire des mains, des figures de fantômes, d'extérioriser leur sensibilité ou leur force motrice, de faire apparaître des objets et des fleurs. Les tables parlantes reprennent du crédit. Des populations entières se convertissent à l'Evangile d'Allan Kardec. De toutes parts, s'élèvent des chapelles où l'on prétend nous mettre en communication avec les êtres d'outre-tombe, où l'on débite aux affamés de mystère, le poison du merveilleux.

« En effet ; ce sont poisons particulièrement pour les jeunes femmes qui n'ont pas fait d'études sérieuses, et pour tous ceux qui, arrivant à un certain âge, sentent s'affaiblir leur cerveau.

« Je m'explique que de sévères moralistes aient comparé les aventuriers et les illusionnistes qui content de folles histoires aux niais, les propagateurs de faits mensongers et des mauvaises doctrines qu'ils enferment, à des trafiquants qui trompent leurs clients à l'aide de produits falsifiés. »

Les vingt-cinq millions et plus de spirites, entre autres les Alfred Russel Wallace, Crookes, Varley, Zöllner, Louis Figuier, D. Sexton, H. Love, Edison, Serjeant Cox, Maximilien Perty, A. G. Fichte, Oxon, Aksakof, Boutlerow, Dariex, Herman Goldschmidt, A. Robert Hare, Victor Hugo, Castelar, Gladstone, juge Edmonds, Vacquerie, Sardou, Fauvety, Bonnemère, Pezzani, Léon Denis, Delanne, Président Carnot, Reine d'Angleterre, D^r Wahu, Archevêque Wately, D^r Buchanan de Kentucky, général Gordon, Gounod, Houssaye, Godin, Tournier, Leymarie, Sully Prudhomme, Th. Gautier, Mme Emile de Girardin, Mme Rufina Næggerath, Couillaut, général Basols, général Lacalle Torres-Solanot, José Fernandez, Amalia Domingo Soler, Navarro Murillo, Sanz Benito, Huelves Temprado, Escribano, A. de S. Couto, Miguel Vives, Allan Kardec, etc., vous tous, professeurs des Universités les plus réputées, grands poètes, écrivains célèbres et médiums : tous respectés, considérés et estimés pour vos inventions et vos travaux utiles au bien général de l'humain.

nité, vous voilà informés des insultes que vous a adressées le Dr Berillon devant une société de savants, à Paris, première capitale du monde civilisé.

Je suis persuadé que des spirites plus autorisés que moi — et de tous pays — sauront donner une bonne leçon à l'insensé docteur qui se forme une opinion si arriérée de la science spirite et de ses adeptes; insensé qui sait que toute sa science et celle de l'école qu'il représente, n'est autre chose qu'un pur galimatias, un jeu de paroles, une analyse du vide, synthèse de tous les charlatanismes et de toutes les erreurs.

Les dires du Dr Bérillon seraient sans importance aucune si son discours, publié dans le journal *Le Matin* de Paris, du 30 juillet 1901, n'avait eu autant de retentissement que la rétractation de l'astronome Camille Flammarion : nombre de savants entendirent l'excommunication lancée par Bérillon à la science spirite, savants qui penseront ou ne penseront pas de même que l'hypnotiseur, cela je l'ignore; mais ce que je puis affirmer, c'est que qui injurie les personnalités auxquelles Bérillon fait allusion, n'est pas digne de dénouer les cordons de leurs chaussures, et il les injurie pour le seul délit de propager des idées justes et consolatrices, conformes aux lois naturelles, et en conformité également avec les desseins de Dieu; celui-là, dis-je, vaut moins que le singe du Brésil, capable qu'il est de commettre tout le mal possible, et commençant par dénaturer les principes rappelés par l'immortel Allan Kardec.

Pareille vilenie, ou, pour mieux dire, pareil crime de lèse-humanité, ne peut être toléré par les amis du bien et du progrès.

Le Dr Bérillon a dit : « Que nous autres médiums ne sommes autre chose que d'inconscients ou conscients prestidigitateurs. » Son compère de la Tourette, nous a traités aussi d'hystériques, de charlatans et d'exploiteurs, etc., etc. Je suis médium, et, dans toute la plénitude de mes facultés physiques et morales, en toute connaissance des droits et des devoirs de l'âme humaine; pénétré de la responsabilité qui incombe à ceux qui prétendent éclairer les autres, persuadé que quiconque connaît une vérité et ne la répand point commet un crime de lèse-humanité;

Eprouvant une répulsion sans limites pour toutes les basses exploitations, pour les égoïsmes, les despotismes et les injustices; moi, qui n'ai jamais exploité les forces de mes semblables, ni intrigué pour obtenir des emplois, dignement ou indignement occupés par d'autres; qui n'ai pas fait un pas pour briguer croix, titres, ou autres bagatelles qui flattent tant la vanité humaine; moi qui ai le cerveau dégagé de tout fanatisme, libre de vos erreurs universitaires; qui n'ai aucun respect à garder envers ces infaillobles routiniers et systématiques qui ont été, à toutes les époques de l'humanité, et sont encore les ennemis de la vérité; moi qui, depuis cinq ans, fais savoir au monde entier que je suis disposé à remettre 20.000 francs à la per-

sonne qui présentera une théorie plus rationnelle que celle du spiritisme pour expliquer le fait relaté dans la *Revue Spirite* d'octobre 1896.

Je dis : que le discours prononcé par le D^r Bérillon devant une société de savants à Paris a confirmé une fois de plus : qu'en tous temps et en tous lieux, chaque fois qu'une vérité nouvelle se présente, *l'ignorance se révolte, et tous les ânes se mettent à braire* ; nous pouvons donc élever cette vérité à la catégorie d'axiome.

Il n'en est pas moins vrai que : il est plus facile au D^r Bérillon et à tous ceux de son espèce d'insulter que de raisonner ; il est, en effet, plus commode de nier les faits évidents et lumineux comme la lumière du soleil en plein jour, que de démontrer par *a plus b*, l'erreur en laquelle, plus de 25 millions de spirites, nous vivons.

Autre vérité confirmée par l'histoire est celle-ci : Les Bérillons, les Gilles de la Tourette, et tous ceux qui insultent d'honorables magnétiseurs, théosophes et spirites, ont pour coutume de nier d'abord les faits et de déclarer une guerre injuste et cruelle aux innovateurs ; ensuite, ils acceptent les faits, puis au bout de quelques temps, ils les accaparent, les monopolisent, les exploitent comme s'ils étaient leur propriété, mais en ayant bien soin de les baptiser de nouveaux noms, afin de s'attribuer le mérite de leur invention, devant les ignorants. Nous savons tous que les faux savants de nos jours appellent Hypnotisme, le Magnétisme des Christ, Esculape, Paracelse, Grea-trakes, R. Dean, Cagliostro, Van Helmont, Deleuze, Simon, Mialle, Mesmer, Bacon, Puységur, Ricard, Despin, Petetin, Foissac, Rostan, Georget Cardel, Deslon, Hyppolite Husse, baron Dupotet, D^r Hesum, Cuvillers, Cahagnet, Durville, etc.

Nous savons également tous que, pour le spiritisme, les faux savants commencent déjà à le nommer psychisme.

Tel est le déloyal procédé de ces adversaires dont le bagage scientifique se réduit à zéro ; véritables éteignoirs qui — ne [pouvant comprendre qu'il existe dans la nature une infinité de réalités qui restent cachées à nos sens limités, réalités qui se montrent, mais ne se démontrent pas — s'enhardissent à nier Dieu, parce que son existence ne peut se démontrer par une équation algébrique ou par un réactif chimique. Ils nient l'existence de l'âme parce qu'ils ne la voient pas et qu'ils ne peuvent la disséquer de leur scalpel. Ils nient la communication avec les esprits, parce qu'ils ne veulent pas comprendre que la vérité n'est pas semblable à la courtisane, qui se jette dans les bras du premier venu, et que les esprits, étant doués d'intelligence, de liberté, de volonté et de conscience, se refusent, pendant les expériences, à obéir aux stupides exigences d'hommes orgueilleux et de mauvaise foi.

Fort heureusement, en face de leurs négations insensées, se présente la brutalité des faits médiamniques, et, que le veulent ou non les Bérillons, les

Gilles de la Tourette et autres comparses de la science officielle, un fait est un fait, et Dieu même avec tout son pouvoir ne saurait empêcher que le fait ne soit.

Le fait que j'ai présenté dans la *Revue Spirite* d'octobre 1896, et dans le journal *l'Eclair* de Paris, n'est pas certainement des plus extraordinaires qu'il y ait en spiritisme ; mais, tel qu'il est, il détruit toutes les absurdes théories et contient tout ce qui est nécessaire pour démontrer mathématiquement la vérité de la communication des esprits avec les habitants de la terre ; il prouve aussi que les âmes, après le phénomène que nous nommons mort, ne se trouvent, ni dans le petit ciel du cléricalisme, en monotone contemplation devant un Dieu colère, inconséquent, injuste, cruel, vengeur, tel enfin que ne voudrait pas être celui qui écrit ces lignes ; elles ne sont pas non plus dans un enfer où elles brûlent éternellement sans jamais se consumer ; pas davantage dans un purgatoire inventé par le clergé vénal, et d'où un prêtre (serait-il le plus grand pécheur) peut les faire sortir par des cérémonies grassement payées. Ce fait qui m'est propre prouve encore que les esprits pensent sans matière cérébrale, et peuvent nous transmettre leurs pensées par divers genres de médiumnité ; il prouve enfin « que ni l'existence, ni le travail, ni la douleur, ni la haine, ni l'amour, ne finissent là où commence le sépulcre. »

En présence d'une infinité de faits démontrés avec toute la rigueur scientifique du XIX^e siècle ; (ainsi l'affirme Sir Alfred Russel Wallace, membre de la Société Royale de Londres, et président de la Société d'anthropologie) ; en présence, dis-je, de faits inconciliables avec la fausse science, avec les impostures des dogmes religieux, et inexplicables par les lois de la matière connues jusqu'à ce jour, Matérialistes, Cléricaux, Néantistes et tous les adversaires de l'immortel Allan Kardec, peuvent dire avec Voltaire.

C'est un coup bien rude,
Rude à recevoir
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir.

On dit communément que les extrêmes se touchent, et c'est vérité : matérialisme et cléricalisme ; deux pôles opposés, deux opposés fanatismes, deux erreurs anti-sociales, anti-humaines, deux mauvais fruits de la civilisation, font cause commune pour combattre et même assassiner dans son berceau le spiritisme moderne, spiritisme qui ouvre les plus vastes horizons à l'entendement humain : nous savons tous que M. Crookes, étudiant les phénomènes du spiritisme, a découvert le quatrième état de la matière la « matière radiante » qui ouvre à l'imagination et à la science un vaste champ pour d'importants problèmes de l'avenir.

Que le Dr Bérillon soit donc convaincu : philosophiquement, moralement et scientifiquement, le spiritisme accomplit une grande mission sur la terre, qu'il soit convaincu aussi que la science de l'infini n'est point contenue dans la seule expérimentation des faits qui tombent sous nos sens ; qu'elle ne l'est pas non plus dans la matière cérébrale des hommes qui ne veulent rien admettre qui s'élève au-dessus de leurs conceptions mesquines.

Bérillon dit « qu'il ne croit pas à l'existence de l'âme parce qu'il ne l'a pas vue ». Le Dr Bérillon voit, sent, dort, veut, aime, hait, espère, souffre, jouit, a une mémoire, une conscience, assez atrophiée, et pourtant, toutes ces sensations qu'il ne voit pas avec ses yeux, osera-t-il les nier ? S'il a tout son bon sens, il ne l'osera pas. Le Dr Bérillon a-t-il vu, de ses yeux, la manière dont les nerfs reçoivent et transmettent les impressions nécessaires au mouvement ? Non. — A-t-il vu l'assimilation des fluides nutritifs s'opérer dans les tissus végétaux, animaux et humains ? Non. — A-t-il vu les ondes sonores les fluides : électrique, magnétique, nerveux, odique, psychique ; les millions d'animalcules dotés d'appareils locomoteurs, que contient une goutte d'eau ? A-t-il vu les mondes infinis et la force qui les soutient et les fait graviter dans l'incommensurable espace ? Rien, rien, rien de ce que je viens de mentionner, n'a vu le Dr Bérillon de ses yeux. Osera-t-il nier ces réalités, et nier aussi que les plus puissantes forces de la nature résident dans l'invisible, ou du moins dans ce qui reste caché à notre vue ? Et, qu'a-t-il simplement fallu pour nous permettre de voir de nos yeux les merveilles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit ? la découverte du télescope et du microscope. Et qu'a-t-il fallu pour démontrer l'existence du monde invisible qui nous entoure, monde mille fois plus important que celui qui fut découvert par Christophe Colomb ? L'avènement du spiritisme moderne, la découverte de certaines facultés que nous, humains, possédons, lesquelles nous permettent d'entrer en relation avec les êtres qui habitent les régions de l'espace ; certains progrès de la science y ont aussi contribué ; telle l'invention de l'appareil photographique qui nous présente la preuve irréfutable de l'existence des esprits. Et maintenant, si le Dr Bérillon, et tout le monde avec lui, se voit forcé d'admettre certaines choses, sinon par leur connaissance, du moins par leurs effets, est-il logique de nier l'existence des esprits qui se révèlent par des effets intelligents, et par le fait brutal de la photographie ?

Le Dr Bérillon niant l'existence de l'âme parce qu'il ne la voit pas, a fait montre de fanfaronnade devant la Société des savants de Paris ; il s'est montré ignorant et illogique, et s'il n'était ni l'un ni l'autre, nous aurions lieu de croire que ses négations sont dictées par la mauvaise foi.

Pauvre Bérillon ! sois convaincu, sois-le hardiment que la philosophie d'Allan Kardec, ainsi que les faits qui la confirment, sont irréfutables : la

philosophie, parce qu'elle est basée sur les lois naturelles, et les faits, parce qu'ils ont été démontrés avec toute la rigueur scientifique du XIX^e siècle.

Sois-en bien convaincu : si la philosophie spirite est acceptée par les plus éminents savants, par de grands écrivains, et par tous les esprits supérieurs, c'est que le spiritisme a rempli le grand vide qu'ont laissé dans leurs âmes les impostures des 400 et plus de religions qui existent sur le globe : et si, comme tu le dis toi-même : « Des populations entières se convertissent à l'Évangile d'Allan Kardec », c'est que les livres de Kardec recèlent le secret de toute justice, de toute consolation, de toute espérance et de tout amour ; ils renferment aussi les plus saines notions de sociologie, de solidarité et de fraternité universelles, de même la plus parfaite connaissance de notre passé, du présent et de l'avenir ; la raison ou le pourquoi de nos inégalités physiques, intellectuelles et morales ; ils contiennent enfin la plus sublime et la seule vraie conception de la vie, de l'âme, de la morale, de Dieu et de la création dans ses diverses phases. Bérillon a dit : « Les spirites élèvent des chapelles ou églises. » Dire cela c'est mentir.

Les vrais spirites, non seulement n'élèvent pas de chapelles, mais encore ont horreur de toutes les religions positives, car elles ont produit l'ignorance, le mensonge, l'intolérance, la haine de frère contre frère, l'esprit de persécution et l'erreur ; elles ont sanctionné la misère, la barbarie, tandis que nous, Spirites, nous voulons : le savoir, le bonheur, la civilisation et l'amour de l'humanité.

Nous ne pouvons ni ne voulons élever de chapelles, nous qui n'admettons ni mystères ni miracles ; nous ne croyons pas non plus que, pour assurer son salut éternel, il suffise de manger ou de se priver de certaines viandes durant certains jours consacrés par un successeur de Pierre le traître, un bonze, un rabbin, un marabout ; qu'il soit nécessaire de se confesser, de communier, de prier dans une église ou une synagogue, d'aller à la messe, au sermon, ni d'obéir à des articles de foi imposés par des hommes de religions diverses, prétendant chacun représenter la divinité.

Nous n'élevons pas de chapelles, nous, vrais spirites, qui croyons qu'il est mille fois plus intéressant, instructif et agréable de passer notre temps à voir voler un insecte ou nager un poisson, à respirer une fleur, écouter chanter le rossignol, admirer le premier sourire d'un enfant, ou la douce voix de la femme aimée, à s'occuper enfin de toutes sortes d'œuvres bonnes et utiles, plutôt que de passer, ou mieux de perdre notre temps à assister à de ridicules cérémonies propres seulement à égarer la logique et la raison.

Le spiritisme dit : Dieu est un esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité, dans son vrai temple qui n'est autre que le cœur de toute créature vertueuse, ayant pour unique dogme celui qui est écrit dans la conscience humaine et dans l'œuvre sublime de la création.

Pour nous approcher davantage du véritable Dieu de l'Univers, Alfa et Omega de tout ce qui existe, de ce Dieu qui ne ressemble en rien au Dieu inconséquent, colère, vindicatif et cruel des sectaires de l'Église catholique romaine, il est nécessaire de nous perfectionner de plus en plus en progressant intellectuellement et moralement. Pour notre progrès, la justice éternelle, sage et prévoyante, nous a concédé l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences et l'éternité du temps.

Nous, spirites, croyons à la préexistence et à la persistance éternelle de l'esprit, à la pluralité des existences dans ce monde ou dans d'autres, à la loi naturelle et juste de la réincarnation ; à la solidarité et à la communion des êtres. Où se trouve donc l'irrationnel ? Serait-ce dans la croyance au naturel ?

Le D^r Bérillon a dit : « Que nous administrons aux affamés du mystère le poison du merveilleux. » Flammarion dit le contraire, et, touchant ce point, je crois qu'il pense de même que le jour des obsèques du Maître Allan Kardec. Effectivement, le grand astronome a dit ce jour-là : « Ce serait un acte d'importance d'établir devant ce sépulchre que l'examen méthodique des phénomènes mal nommés surnaturels, loin de rénover l'esprit superstitieux et de débiliter l'énergie de la raison, éloigne, au contraire, les erreurs et les illusions de l'ignorance, et sert mieux le progrès que la négation illégitime de ceux-là qui ne veulent pas prendre la peine de voir. »

Le philosophe Fauvety a dit : « Le spiritisme se produisant d'une manière expérimentale avec les manifestations des esprits, satisfait complètement la méthode des sciences naturelles, et l'âme, se trouvant revêtue après la mort d'un organisme éthéré (périsprit) organe très subtil, sans doute, mais pourtant matériel, rentre forcément dans les lois qui régissent toutes les forces cosmiques, chimiques, biologiques, physico-chimiques, etc... »

Cela est dit par deux hommes qui ont étudié le spiritisme comme ne l'a certes pas étudié l'hypnotiseur Bérillon.

Est-ce donc administrer le poison du merveilleux que de dire aux hommes que le travail, la science et la justice sont les seuls chemins qui mènent au progrès et à la liberté ? Est-ce les empoisonner que de leur dire ce que leur disait Holback ? « O homme ! efforce-toi d'être le plus heureux que tu le peux, mais souviens-toi que tu ne peux vivre seul dans le monde. C'est seulement en rendant tes semblables heureux que tu le seras toi-même, tel est l'ordre du destin. Sois juste, parce que l'équité est la base du genre humain. Sois bon, parce que la bonté enchaîne les cœurs ; sois indulgent, parce que, faible toi-même, tu vis avec des êtres aussi faibles que toi. Pardonne l'injure parce que la vengeance éternelle est odieuse. Fais du bien à qui t'outrage afin de te montrer plus noble que celui-là qui t'outrage, fais-toi même son ami. Sois modeste, retenu, tempéré... parce que si tu es vicieux, tes funestes

habitudes retomberont sur la tête. Les lois des hommes ne sont justes que lorsqu'elles sont conformes à la nature : » c'est-à-dire conformes aux lois immuables imposées par la conscience universelle, à tout ce qui existe.

Est-ce donc enfin répandre un poison que de dire aux hommes que tous, nous sommes responsables de nos actes devant Dieu, synthèse de toutes les perfections, centre d'où émane tout bien, toute justice, vérité, beauté, point lumineux où tout converge. Etre suprême qui, sondant nos cœurs, pèsera nos actes dans la balance de sa divine justice ?

Voilà le poison que les spirites administrent à toutes les créatures sans distinction de race ni de religion. J'attends que le Dr Bérillon et tous les savants qui l'ont entendu, me disent ce qu'ils trouvent dans le credo spirite qui puisse ternir les consciences des humains.

Nos sublimes enseignements sont ceux du Christ, symbole de Liberté, d'Egalité et de Fraternité ; du Christ qui a condamné toutes les idolâtries et le honteux trafic des prières, disant : « Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement » ; nos enseignements, dis-je, sont contenus dans les œuvres d'Allan Kardec, et les théories d'Allan Kardec sont les seules offrant une explication rationnelle des faits médianimiques démontrés par la science expérimentale.

La science du XIX^e siècle démontre aussi que l'ignorance, l'hypocrisie née des cerveaux opaques, réfractaires à toutes vérités et ennemis de tout bien et de tout progrès, la mauvaise foi et les basses jalousies, l'orgueil insensé et les ambitions malsaines, toutes les idolâtries et les bestialités honteuses, les exploitations et les impostures qui dégradent l'humanité, sont le lot de tous ceux qui ont ridiculisé cette formule supérieure retrouvée par Allan Kardec : « Tout effet a sa cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La grandeur de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

Ces formules sont et seront éternellement vraies, de même les affirmations de Henri Berthode et de Valentin Tournier. « La mort ne sépare pas pour toujours, ni même en ce monde, les élus que Dieu a reçus dans son sein et les exilés qui restent dans cette vallée de larmes. Il est des heures mystérieuses et bénies pendant lesquelles nos chers morts murmurent à nos oreilles des paroles de consolation et d'espérance. » « Nous communiquons avec les morts ; ils sont à nos côtés, et, comme ils conservent les sentiments qui les animaient durant leur vie, pénétrons-nous de cette vérité que, quand nous voulons faire le mal, peu importe les précautions que nous prenons pour nous cacher, nous n'arriverons jamais à nous soustraire aux regards des mauvais qui se réjouissent, ni des bons qui s'attristent. »

Moi qui ai reçu, durant 25 ans, mille et mille preuves de la communication des esprits, je dis aussi : qu'il existe un idéal supérieur aux réalités de

cette vie, et que notre dernier soupir, en quittant cette terre, est suivi d'un premier dans un monde plus avancé, dans une région en harmonie avec notre avancement intellectuel et moral. Ni moi ni personne qui ait vu certains faits ne pouvons rester à égale distance de la crédulité et de l'incrédulité, selon ce que conseille le célèbre astronome Flammarion dans son dernier livre : *L'inconnu*.

Nos sens, notre raison, notre conscience, et la science du XIX^e siècle, nous forcent à croire fermement :

Que deux et deux font quatre.

Que l'ordre n'est pas le désordre ; que la justice n'est pas l'injustice ; que le bien n'est pas le mal.

Que tout effet intelligent obéit à une cause intelligente.

Que rien ne pénètre en notre intelligence, si ce n'est par le moyen des sens.

Que naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi.

Que, attendu qu'il n'y a pas de loi sans législateur, il existe un *suprême* Législateur auteur de tout ce qui est créé.

Il faut être un parfait simple d'esprit pour nier les vérités mentionnées ci-dessus, vérités écrites dans les livres scientifiques, vérités que nous pouvons constater en levant les yeux au ciel et qui se trouvent gravées dans notre conscience. Nous savons que la philosophie et la science spirite détruisent les plus chères théories et tous les faux systèmes de nos adversaires ; nous savons que le spiritisme soulève le voile qui couvre les exploitations, ambitions, égoïsmes et impostures des cléricaux, Romanistes, Jésuites et Matérialistes, tous loups d'une même portée, mais, que faire si un fait est un fait, et si Dieu avec tout son pouvoir ne peut faire que le fait ne soit pas ?

Que faire, s'il n'a pas existé, s'il n'existe, ni n'existera un homme qui puisse réfuter ce qui suit, admirable exemple de la suprême logique d'Allan Kardec ?

« Nous nous placerons sur leur terrain, et puisqu'ils veulent (les savants) apprécier les faits spirites avec l'aide des lois de la matière, qu'ils prennent en conséquence dans cet arsenal quelque démonstration mathématique, physique, chimique, mécanique, physiologique, et qu'ils prouvent, par *a* plus *b*, en partant toujours de l'existence et de la survivance de l'âme :

1^o Que l'être qui pense en nous pendant la vie ne doit plus penser après la mort ;

2^o Que, s'il pense, il ne doit plus penser à ceux qu'il a aimés ;

2^o Que, s'il pense à ceux qu'il a aimés, il ne doit pas vouloir se communiquer à eux ;

4^o Que s'il peut être partout, il ne peut pas être à nos côtés ;

5° Que s'il est à nos côtés, il ne peut pas se communiquer à nous.

6° Que, par son enveloppe fluidique, il ne peut agir sur la matière inerte ;

7° Que, s'il peut agir sur la matière inerte, il ne peut pas agir sur un être animé.

8° Que s'il peut agir sur un être animé, il ne peut pas diriger sa main pour le faire écrire ;

9° Que, pouvant le faire écrire, il ne peut répondre à ses questions et lui transmettre sa pensée.

Quand les adversaires du spiritisme nous aurons démontré que cela ne se peut pas, par des raisons aussi patentes que celles par lesquelles Galilée démontra que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, alors nous pourrons dire que leurs doutes sont fondés.

Malheureusement, jusqu'à ce jour, toute leur argumentation se résume en ces mots : Je ne crois pas, donc cela est impossible. Ils nous diront sans doute que c'est à nous à prouver la réalité des manifestations ; mais nous la leur prouvons par les faits et par le raisonnement : s'ils n'admettent ni l'un ni l'autre, s'ils nient même ce qu'ils voient, c'est à eux de prouver que notre raisonnement est faux et que les faits sont impossibles.

L'irréfutable logique d'Allan Kardec, les innombrables faits qui prouvent la communication des esprits, la science qui en a démontré la vérité, et le prix de 20.000 francs que j'ai offert, voilà l'épée de Damoclès lourde et acérée suspendue par un cheveu sur la tête de ceux qui ont ridiculisé Allan Kardec.

Avec quelle raison a pu dire G. Béra : « L'intérêt, l'appât du gain, ne furent point suffisants pour décider nos contradicteurs à sortir des explications vagues, nuageuses, entortillées de phrases soi-disant scientifiques, qui cachent sous des termes plus ou moins venus du grec, le creux et le néant de l'hypothèse pure. Lorsque les spirites, agacés de ce fatras de conceptions en l'air, ajoutent au positivisme du fait celui de l'argent, ils constatent qu'en face d'eux, ils ne rencontrent plus que le vide et le silence. Pour négatif qu'il soit, est-il un fait plus démonstratif? »

M. G. Béra a dit cela en avril 1901 ; mais peut-être M. Béra ignore-t-il que le 16 juillet, c'est-à-dire trois mois plus tard, une nouvelle étoile, lumineuse comme pas une au firmament, un homme incomparable en science et en vertu, un infailible de la science officielle, a juré, sur la tête d'Hippocrate, d'exterminer le spiritisme ; oui, M. Béra, oui, le Dr Bérillon, premier secrétaire de la Société des savants de Paris, l'insulteur en question, homme qui ne veut pas que nous allions au-delà de la corde avec laquelle il nous prétend attacher, est le vrai Messie qui nous guérira de la maladie qui conduirait 20 millions de spirites à Leganés. O ! grand Bérillon, prince de la science officielle ! parlez, parlez, pour Dieu ! il ne faut pas mettre la lumière sous

le boisseau ; tout, tout ce que vous saurez, vous devez le dire à haute voix et le crier même par dessus les toits.

Enfin nous nous féliciterons de savoir comment vous êtes arrivé à cette démonstration : que les hommes les plus éminents dans les sciences, sont dans l'erreur et vous, non. Si votre très supérieure intelligence croit que les faits du spiritisme moderne sont en flagrante opposition avec les lois naturelles qui régissent les êtres animés et les choses inanimées ; si ces faits sont en opposition avec les desseins du Créateur, coupez, coupez le mal dans sa racine, et nous vous en serons éternellement reconnaissants.

Dès cet instant, nous vous prédisons une gloire impérissable, si vous arrivez à nous préserver de cette épidémie en établissant une fois, et pour toujours, les véritables lois de la nature.

Dites-nous, ô éminent Bérillon ! ce qui est possible, ce qui n'est pas possible ; ce qui sera plus tard, ce qui ne sera jamais. Nous espérons qu'avec votre science et celle de vos éminents maîtres, vous saurez déterminer où finit le réel, et où commence le mystère.

(A suivre).

Médium SEGUNDO OLIVER,
à Barcelone.



Un nouveau témoignage

Pour répondre aux assertions risquées concernant la médiumnité de Mme Rothe, émises par le Dr Bohn, et les personnages masqués C. et F., nous avons rapporté les récits si affirmatifs de la princesse Karadja, et les séances si merveilleuses qui ont eu lieu chez Mme Noeggerath et au cercle du « Spiritualisme moderne ». Un nouveau témoin, dont personne ne songera à discuter la compétence, Mme d'Espérance, le fameux médium d'Aksakoff et de Fidler, l'auteur de l'ouvrage célèbre « Au pays de l'ombre », vient ajouter à nos arguments le poids de son observation personnelle.

Voici son récit tel que nous le traduisons textuellement du « Light » du 28 septembre dernier :

« La question de l'authenticité de la médiumnité de Mme Rothe a été soumise au public en plusieurs articles récents. Les opinions des écrivains diffèrent beaucoup, et leur façon d'exprimer leur opinion donne au lecteur l'impression que, s'il y a quelque chose de défectueux, il n'est pas bien certain que ce soit du côté du médium. Telle fut du moins l'impression de celle qui écrit ces lignes, après avoir lu ces articles, et avoir consulté une ou deux personnes qui, étant d'anciens investigateurs, doivent être bons juges de l'authenticité des phénomènes médianimiques.

Poussées peut-être par un sentiment de curiosité à l'égard de l'objet de tant de controverse, et par le désir d'obtenir une communication qui nous était promise depuis longtemps, une de mes amies et moi nous convînmes d'aller à Berlin, voir Mme Rothe, qui s'y trouvait, disait-on. Grâce aux bons soins du professeur S., nous obtînmes une séance avec Mme Rothe pour le 11 courant. Nous étions strictement incognito, et passions simplement pour des amies du professeur. Je n'avais même pas donné mon nom à l'hôtel où j'étais descendue.

Le professeur S. vint nous voir à notre arrivée et nous discutâmes l'heure et le lieu de la séance. On décida que le professeur S. accompagnerait le médium à notre hôtel ce même jour à 5 heures, et que la séance aurait lieu dans notre chambre. Ils arrivèrent quelques minutes avant cinq heures. Je n'ai jamais vu de femme plus nerveuse et plus craintive. Ses yeux me rappelaient ceux d'un pauvre lièvre blessé que nous avions relevé sous les pieds de nos chevaux, sur le champ de manœuvre, il y a quelque temps. Elle est de taille moyenne et extrêmement maigre. Elle était vêtue d'une robe commune, sombre, unie, collante aux hanches (comme c'est la mode aujourd'hui, où le moindre mouchoir de poche fait saillie sous nos vêtements), d'un corsage de soie foncée avec les manches étroitement serrées, d'une courte jaquette et d'un chapeau. Je l'aidai à retirer jaquette et chapeau, et je les suspendis moi-même.

Mme Rothe s'assit sur une chaise en face des fenêtres. Il y a trois grandes fenêtres dans cette chambre. Je m'assis en face d'elle, tournant le dos aux fenêtres. Mon amie, F. de L. s'assit à ma droite, à la gauche du médium, le professeur S. en face d'elle. Au milieu de nous était une petite table, sur laquelle était placée une boîte contenant un gros cristal, que je demandai au médium de regarder. Elle le fit d'abord négligemment, puis, comme effrayée, elle s'écria : « Oh ! que c'est curieux ! Voyez tout ce monde. Ah ! la boule est faite avec des dessins dessous. Mais non, ils sont vivants ! Puis-je la prendre et regarder ? »

Elle prit le cristal, puis le remplaça, en nous regardant d'un air soupçonneux. Nous lui demandâmes de décrire les tableaux qu'elle voyait et elle répondit : « Il y en a tant, et ils bougent continuellement ! Voici un homme chauve, à l'air bon, sa barbe commence à grisonner, il a de beaux yeux, il sourit. En voici un autre, en uniforme, il est gros, il a les cheveux et la moustache foncés ; un autre est avec lui... Oh ! il y en a tant ! tant ! et ils bougent tout le temps ! »

Nous reconnûmes aussitôt les visages qu'elle décrivit.

Des coups commencèrent à retentir sur la table et le parquet, et accompagnèrent constamment notre conversation pendant toute la séance. Ils faisaient preuve de comprendre nos remarques, que nous les fassions *en*

anglais (1) ou en allemand. Un nom fut épilé — le nom que j'attendais — et un message pour moi, qui était tout à fait de circonstance, mais la communication que j'espérais ne vint pas.

Le médium fut ensuite entrancée et fit un long discours adressé à moi, sous forme de poème. Ce discours dura de cinq à huit minutes ; il était incontestablement personnel, et témoignait d'une connaissance si intime avec les diverses circonstances de ma vie, qu'il ne peut être question de demander s'il était original et improvisé. Je m'informai ensuite près de mes amis de la valeur de la poésie, dont je ne pouvais juger, étant étrangère, et l'on me dit : « Elle est tout à fait bonne, la langue est irréprochable et ne ressemble aucunement à la langue et à la prononciation de Mme Rothe, qui parle un patois saxon. »

A la fin de son discours, le médium se leva subitement, étendit ses mains vers moi, et dans ses mains *ouvertes* il vint une quantité de fleurs, tombant je ne sais d'où. Tout ce que je sais, c'est que Mme Rothe était assise, les mains posées sur ses genoux, sauf que, quand elle me parlait, elle faisait quelques gestes pour accentuer ses paroles. Elle ne s'est point baissée, et ses mains n'ont jamais été cachées à ma vue.

Les fleurs consistaient en quatorze grands œillets ouverts, vingt-huit en boutons plus ou moins ouverts, deux roses, deux grands asters, huit ou dix myosotis, et quelques autres fleurettes.

Le médium se tourna vers moi et, de quelque part au-dessus de ma tête, elle cueillit une rose avec ses feuilles, qu'elle attacha dans mes cheveux, puis se rassit et nous parla de son ton ordinaire.

Elle fut entrancée de nouveau, et nous adressa alternativement un autre discours poétique, aussi long ou plus long que le premier, et les expressions, au moins deux, étaient singulièrement de circonstance. Puis, étendant ses mains sur le milieu de la table devant nos yeux, elle saisit soudain une autre masse de fleurs qui semblait y tomber. Quelques fleurs tombèrent sur la table, et d'autres sur nos genoux. Toujours en transe le médium les ramassa, et les disposa en guirlande autour du cou et de la poitrine de mon amie. Une troisième fois elle étendit les mains et, de nouveau, dans ses mains ouvertes, tomba une quantité de fleurs. Je ne pus voir d'où elles tombaient. J'ai vu les mains ouvertes, vides, et j'ai vu les fleurs, mais pas avant que les mains fussent refermées sur elles.

J'ai bonne vue. Il faisait grand jour, la chambre était bien claire. Mme Rothe était en pleine lumière, et j'étais dans la meilleure position pour observer tous ses mouvements, si elle en avait fait ; mais elle n'en fit pas d'autres que de se lever brusquement pour saisir des fleurs. Quelquefois elle ne prenait pas tout, et il en tombait sur la table ; alors elle se rasseyait.

(1) Nous soulignons ceci, car Mme Rothe ne comprend pas l'anglais.

Mon amie reçut au moins le double de fleurs de ce que je reçus, une pleine poignée de myosotis, une autre d'œillets, une d'asters, de chrysanthèmes, de roses, de fuchsias et d'autres fleurs encore.

Après cela le médium fit des passes magnétiques sur la tête et les yeux de mon amie, et des mouvements comme si elle recevait quelque chose qu'on eut versé dans sa main pour en oindre les yeux. Il faut ici que j'explique qu'il y a quelques mois mon amie eut aux yeux un sérieux accident, et qu'elle avait été soignée par les médecins pendant quatre mois sans succès, au contraire. Un de ses projets en venant à Berlin était de consulter un oculiste en renom. Le voyage semblait avoir produit un mauvais effet sur sa vue, car elle éprouvait une grande souffrance après notre arrivée. Le matin qui suivit la séance elle alla chez l'oculiste et, à sa grande joie, l'examen qu'il fit et qu'elle redoutait, ne lui fit endurer presque aucun mal; et elle découvrit qu'une grande amélioration s'était produite, qu'elle ne peut attribuer qu'aux manipulations du médium en transe.

D'une façon générale, après avoir noté avec soin, et examiné toutes les paroles et tous les actes de Mme Rothe, nous sommes arrivées à cette conclusion que, bien que n'ayant pas obtenu la preuve particulière que nous souhaitions, nous en avons eu beaucoup d'autres, soit par la description de personnes vues dans le cristal, dont nous avons reconnu deux immédiatement, soit par les coups qui ont épilé des noms et des messages, soit par les discours proférés en transe; et comme le médium ne nous connaît absolument pas, comme elle ne pouvait connaître nos amis décédés, ni notre entourage, nous pouvons affirmer que ces renseignements lui sont parvenus par une voie extra-naturelle.

Il est possible que nous ayons eu une chance singulière, et une réussite peu ordinaire. Mais je peux dire que quelques séances comme la mienne doivent contribuer à éloigner les soupçons que de récents articles ont jetés sur la médiumnité de Mme Rothe ».

E. D'ESPÉRANCE.

Nous croyons utile de faire remarquer ici que M. Jentsch ne paraît pas avoir été présent à cette séance, où certainement il eût été mentionné. L'on se rappelle que c'est à sa complicité que les ennemis de Mme Rothe attribuent tous ses succès; c'est du moins le grand cheval de bataille du Dr Bohn; et F... et d'autres faisaient de son exclusion la condition *sine qua non* de toute enquête à l'avenir. A moins de soupçonner de compérage le digne et honorable professeur Sellin, nous ne voyons pas ce que la critique la plus malveillante pourrait imaginer aujourd'hui.

Notre honorable confrère le *Light*, dans son impartialité complète, présente également les deux côtés de la question; si nous lui avons quelque peu reproché d'avoir accueilli favorablement les articles hostiles, et con-

tribué à propager l'erreur, nous nous plaisons à reconnaître que ses lecteurs ont su découvrir de quel côté était la vérité ; et nous ne pouvons mieux clore la longue discussion sur la médiumnité de Mme Rothe que par ces paroles empruntées à un correspondant habituel du *Light*, et que notre distingué confrère publie dans son numéro du 5 octobre, sous la signature « Bidston » :

« Monsieur, il est consolant de lire le récit simple et droit fait par Mme d'Espérance de sa séance avec Mme Rothe, et je suis heureux de saisir cette occasion d'exprimer ma sympathie pour les efforts qui ont été faits pour venir en aide à ce médium, par cette dame, par la princesse Karadja et par le professeur Sellin. Je voudrais aussi assurer à Mme Rothe que la critique hostile de sa médiumnité faite par Mme F... a coulé comme de l'eau sur le dos d'un canard, pour tous les spirites expérimentés. Il est plus qu'inutile de critiquer un phénomène qu'on n'a pas vu soi-même, mais les récits fournis successivement par Mme F..., le professeur Sellin, et la princesse Karadja prouvent abondamment que la défiance, la jalousie et le soupçon se partageaient les assistants. Quelle atmosphère pour un phénomène psychique ! Et pourtant, malgré ces conditions désastreuses, Mme F... affirme (*Light*, 22 juin) : « J'ai vu la fleur sur la tête de M. R... *avant* que le médium l'ait reçue, » et plus loin : « Elle tenait ses mains en l'air, au-dessus de la table, en pleine vue de tous, et tous virent comme une pluie tomber du plafond dans ses mains étendues. »

Les insinuations mauvaises supportées par Mme Rothe, et exposées par la princesse Karadja (*Light*, 31 août), dispensent de tout commentaire, et on ne peut que déplorer les procédés ignorants et hostiles de la moyenne des chercheurs.

G. BÉRA.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

CHAPITRE X.

LES CARBONARI.

La *Carbonaria* est une secte politique et religieuse qui aurait été formée d'abord en Italie ; les membres se nommaient *Carbonari*, qui signifie en italien *Charbonniers*.

Ce terme aurait été appliqué à son origine aux conspirateurs Guelfes, qui se réunissaient dans les bois, dans les forêts, afin de conspirer et pouvoir en même temps échapper à la surveillance des Gibelins en se cachant dans les cabanes des charbonniers de la forêt.

Plus tard, la secte poursuivit un double but : l'indépendance de l'Italie et la réforme de l'Eglise Catholique.

D'après une autre tradition la Carbonaria serait originaire de la France, et au ^{xv}^e siècle, elle aurait eu pour père Saint-Thibaud et pour parrain François I^{er}. C'est même de ce roi galant que les *Carbonari*, dénommés en France *Bons Cousins*, auraient tenu leurs lettres d'investiture; or, un historien italien, Botta, prétend que les premières *Ventes* (c'est ainsi qu'on dénommait leur réunion) et leur organisation dans le royaume de Naples ne remonteraient qu'à l'époque des luttes des Napolitains contre la France, c'est-à-dire à la fin du siècle dernier ou plutôt au milieu du siècle, où on les nommait en France les *Fendeurs*. Mais à cette époque nous pensons que la Fenderie ou Charbonnerie n'avait en France aucun but politique ou religieux, elle exerçait seulement l'hospitalité et la charité.

Ceci paraît confirmé par un auteur compétent, Clavel, l'historien de la Franc-maçonnerie, qui affirme que « certaines loges du Jura, des Alpes et des Vosges disséminées sur de vastes étendues de montagnes boisées, avaient au moment de la Révolution adopté une organisation particulière, et se seraient efforcées de resserrer les liens de leur mutualité, et auraient dans ce but formé des *Ventes*, avec affiliation spéciale. »

A l'appui de son opinion, Clavel cite celle de Briat, du Jura, qui tombé dans les mains du fameux bandit Schinderhannes parvint à s'échapper, grâce au concours que lui prêtèrent les charbonniers de la Forêt Noire qui étaient, comme lui, *Bons Cousins*.

Notre opinion est que la Charbonnerie naquit en France, et cela très anciennement, dans les forêts du Roussillon et du Bourbonnais. Ses premiers membres furent (on le suppose du moins) de pauvres bûcherons, auxquels se joignirent des clercs et des gentilhommes chassés de leurs foyers par les guerres désastreuses que la France eût à soutenir sous Charles VI et Charles VII; la Carbonaria en France ne comportait qu'un grade, tandis qu'en Italie elle en eut trois.

Ce fut l'armée de François I^{er} qui importa cette société secrète en Italie, elle existe donc dès le ^{xvi}^e siècle.

L'historique du grade en fait remonter l'origine à l'époque de Salomon!

C'est peut-être pousser bien en arrière cette origine.

Quoi qu'il en soit, chez le *Fendeur* français, on trouve une philosophie douce et tendre, mêlée parfois d'une fine gaité gauloise, tandis que le Carbonaro italien, comporte un esprit sombre et parfois vindicatif.

Voici comment s'ouvrent les travaux dans le chantier (*la loge*) du Carbonaro.

PÈRE MAÎTRE (*Le Vénérable*) demande au cousin Duchêne (au 1^{er} surveillant) :

— Quel temps fait-il, cousin ?

R. — Très beau, Père Maître ; le Soleil se lève, le vent est calme, les feuilles des arbres sont tranquilles (On dit le contraire quand le chantier n'est pas couvert.)

D. — Pourquoi le Soleil s'est-il levé ?

R. — Pour favoriser notre travail.

D. — Que venez-vous faire ici ?

R. — Du mal en apparence, qui se changera bientôt en bien : travailler pour vivre, vous souhaiter bonne vie, Père Maître, et à tous les bons cousins et bons compagnons fendeurs, et à l'avantage.

D. — Qui vous oblige au travail ?

R. — La terre qui ouvre ses entrailles en m'engageant à la cultiver pour y trouver ma subsistance.

D. — Avez-vous déjà travaillé au chantier ?

R. — Oui, Père Maître.

D. — Quelle en est la preuve ?

R. — Mon père (Dieu) et ma mère (la Terre) me sont connus. — (*Ici on bat la Diane*).

« Cousins et bons compagnons, les outils sont affilés, chaque cousin est en santé, le soleil est levé, courons au travail... etc. »

En France, cette société a eu de nombreuses éclipses, mais elle a fait une nouvelle apparition, vers 1818. A cette époque, à la suite d'un projet d'insurrection avorté, certains membres d'une Loge maçonnique (Les amis de la Vérité) furent poursuivis et traqués par la police de la Restauration, comme étant des Républicains. Ils se réfugièrent en Italie, s'affilièrent aux Carbonari italiens et, en rentrant en France, ils rapportèrent un projet de Société secrète.

LA MARIANNE

Sous cette dénomination a été fondée à Paris, le 12 novembre 1848, une société dans le but de réunir en un seul faisceau tous les éléments démocratiques et leur donner une direction unique.

Son premier comité central résidant à Paris comprenait 70 membres ; de plus, elle avait un Conseil général composé de délégués cantonaux, départementaux, appartenant aux succursales de province, en correspondance entre elles et avec le Comité Central.

A la tête de cette société figurait Ledru-Rollin et un grand nombre d'anciens Commissaires généraux de la République des départements, parmi lesquels nous mentionnerons Martial-Bernard, Delescluze, Joly, Aubert Roche, Germain Sarrut, Buvignier, Gambon, Mathieu, Lemaitre, Ribeyrolles, etc.

Les moyens d'action de la Marianne consistaient dans la création de

journaux radicaux et dans la tenue de réunions publiques, afin de faire connaître au peuple ses devoirs et ses droits.

En somme Marianne était une société créée en vue de défendre la République contre ses ennemis. A son origine cette société ne réunit dans son sein que les débris d'une société antérieure, dénommée : *Solidarité Républicaine*, qui avait été dissoute par une circulaire de Léon Faucher, en date du 10 janvier 1849 : elle fut grièvement blessée le 13 juin 1849, enfin tuée par les arrêts en date du 20 octobre et novembre de la Cour de Paris. Elle survécut bien encore à tous ces accidents, mais elle ne fut plus que l'ombre d'elle-même, car elle était complètement désorganisée et sans main directrice pour la réorganiser ou la conduire ; aussi dès ce moment ce n'est plus une société, mais un emblème insurrectionnel, autour duquel se rallient socialistes et radicaux ayant acceptés sans restriction l'esprit révolutionnaire.

L'emblème lui-même disparut bientôt, et la Marianne a tellement été oubliée que bien des gens sont encore à se demander si jamais il a existé une société organisée et hiérarchisée sous la dénomination de la MARIANNE.

LA FRANC-MAÇONNERIE

La Franc-maçonnerie est de toutes les sociétés secrètes la plus considérable, et aussi la plus connue ; nous n'en parlons aussi que brièvement.

Durant le moyen âge, on voulut retrouver le culte mystérieux, les formes merveilleuses et emblématiques empruntées aux religions de l'Inde et de l'Egypte ; tout cela se retrouve aussi dans les hauts grades de la maçonnerie Ecossaise ; mais combien la maçonnerie moderne est loin de connaître les symboles antiques ; à peine les Rose-Croix connaissent-ils les mystères antiques et l'on peut dire que les institutions destinées à l'origine à conserver les principes des sciences ou les dogmes d'une antique sagesse n'ont aujourd'hui plus rien à voiler.

L'origine de la M. . . est orientale et doit remonter à une haute Antiquité.

Les réunions des maçons se font dans les *Loges* qui doivent se composer au moins de sept membres ou frères ; le président se nomme le Vénérable et le fils d'un maçon est dénommé *Loufton* et non *Louveteau*, comme on le dit vulgairement. Il peut être reçu apprenti, compagnon et maître dès l'âge de 14 ans, tandis que le fils du *Profane* ne peut l'être qu'à sa majorité, à 21 ans accomplis. Celui qui veut être Franc-maçon doit se soumettre à des épreuves qui pouvaient être autrefois redoutables, mais qui aujourd'hui ne présentent aucun danger.

Disons en terminant ce qui touche à la Maçonnerie que les Roses-Croix y occupent une place importante, ce n'est guère que parmi eux que se sont conservées les idées mystiques de l'ancienne Kabbale Juive.

Le grade le plus élevé de la maçonnerie est dénommé *Gadoche*.

CHEVALIERS DE LA LIBERTÉ

Les chevaliers de la liberté feraient remonter leur origine à Moïse, c'est une sorte de maçonnerie : on ne sait pas grand'chose sur cette société secrète, qui aurait quelque rapport avec un Ordre allemand, *Les Mopses*, qui s'éleva sur les ruines d'une branche de Maçonnerie vers 1736.

On peut considérer encore comme société secrète les *Gnostiques*, une secte religieuse qui existe encore de nos jours.

LES ILLUMINÉS.

Une grande société secrète est encore celle des *Illuminés*, qui a été créée sous l'inspiration de Swedenborg, ou même de Jacob Bøhme, le cordonnier philosophe, qui vivait au xviii^e siècle. L'influence de Swedenborg a été considérable sur la secte des Illuminés, et le maître se défend d'avoir été dupe de son imagination dans ses visions, dans lesquelles il a conversé avec les Anges et les Esprits qui peuplent le monde invisible. Notre philosophe affirme avoir conversé avec le Seigneur, qui lui aurait donné une mission précise, celle de répandre les idées spirituelles et mystiques qui hantaient son cerveau. « Il a ouvert les yeux de mon esprit, nous dit-il, et il m'a introduit par ce moyen dans le monde spirituel, où j'ai vu les Cieux et les Enfers, où j'ai parlé aux Anges comme un homme parle à un homme, et cela pendant plus de vingt-huit ans ; je l'affirme en toute vérité. »

Dans une lettre à M. de Robsam, qui précède son traité *de Cælo et Inferno*, Swedenborg nous raconte la première entrevue qu'il a eue avec Dieu, c'était en 1745. Il dînait dans une auberge, et au milieu d'une vive lumière, il vit un homme qui lui dit d'une voix terrible : « Ne mange pas tant ! »

Et le soir même, le Seigneur, vêtu de pourpre, se montra à lui resplendissant d'une lumière éclatante : « Je suis Dieu, le Seigneur, dit-il, Créateur et Rédempteur, je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intime (*ésotérique* dirions-nous aujourd'hui), des Ecritures sacrées, je te dirai ce que tu dois écrire. »

La vision de Dieu ou plutôt de l'émanation du Seigneur dura environ un quart d'heure et puis se dissipa totalement.

Swedenborg a parfaitement rempli la mission que lui a confié l'émanation divine ; mais nous pouvons bien dire que les idées poétiques de l'extatique Suédois tiennent de l'ancienne Kabbale, dont le but est de nous ramener à la science des correspondances connues des Anciens, et dont le *Livre de Job* est rempli.

Ajoutons que les hiéroglyphes des anciens Égyptiens, de même que les

Fables et les symboles les plus archaïques, n'étaient qu'une expression déguisée de ces correspondances, dont nous avons perdu la clef (1).

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les Sociétés secrètes, mais nous devons nous arrêter ici en disant toutefois que beaucoup de ces confréries se réunissent dans des buts malsains, tels les *Boucs*, qui étaient une véritable Société d'assassins allemands. Les haschichéens ou haschichiens, qui se trouvaient sous la direction du *Vieux de la Montagne*, ne valaient guère mieux. On créa même un ordre, l'*Ordre des Chevaliers du Désert*, pour combattre ces Haschichéens ou Hassassins.

L'ORDRE TEUTONIQUE.

Quelques citoyens de Lubeck et de Brême qui avaient établi dans le camp des croisés à Saint-Jean-d'Acre un hôpital pour les blessés chrétiens, fondèrent, en 1190, l'Ordre teutonique. Le 12 février 1191, une bulle papale de Célestin III confirmait l'institut des frères Hospitaliers teutoniques de Notre-Dame de Sion, et leur donnait pour costume un manteau blanc avec une croix noire dessus. La même bulle leur ordonnait de vivre sous la règle de Saint-Augustin, et leur accordait tous les privilèges des Hospitaliers de Saint-Jean et des Chevaliers du Temple ou **TEMPLIERS**; les Hospitaliers teutoniques devinrent bientôt également des moines militaires, comme les deux ordres que nous venons de nommer.

Tout d'abord les *Teutons* s'en tinrent strictement au but de leur fondation, c'est-à-dire les soins des malades et des blessés, mais bientôt il ne furent plus que des militaires. Ainsi, en 1210, sous le magistère de Herman de Saltza, nos Chevaliers qui s'étaient retirés à Venise furent appelés en Allemagne pour se mettre au service de Frédéric II, qui leur avait proposé la conquête de la Prusse encore païenne; ils y portèrent la guerre et en 1227 ils s'étaient emparés de la plus grande partie du pays, qu'ils possédèrent comme un fief véritable, relevant de l'empire.

En 1238, les Porte-Glaives ou Chevaliers du Christ de la Livonie se soumirent aux Chevaliers teutons; en 1240, le landgrave de Thuringe et de Hesse, Conrad grand-maître de l'ordre, conquit la Courlande et une partie de la Lithuanie; en 1256 le grand-maître, Poppon d'Osterne, bâtit la ville de Kœnisberg; en 1275, un autre grand-maître fonda la ville de Marienbourg. Saint-Jean d'Acre fut assiégée par les infidèles en 1290, mais les Chevaliers teutons qui étaient partis pour la défendre furent d'un secours inutile, la

(1) Quelques auteurs considèrent comme le véritable Fondateur de l'Illuminisme Weishaupt, parce qu'il a rédigé des Instructions à ce sujet. En 1787, il a été créé à Avignon une Association des Illuminés, et aujourd'hui encore, à Paris, il y a une Association de Swedenborgiens qui se réunissent sous la présidence de Décembre-Allonier.

ville fut prise en 1291 et les Chevaliers se retirèrent définitivement en Allemagne et prirent pour capitale de leur résidence une ville de Hesse : Morbourg. Enfin, jusqu'au commencement du ^{xvi}^e siècle, les Chevaliers sont constamment en guerre, tantôt en Lithuanie, tantôt en Pologne et naturellement ils sont ou vainqueurs ou vaincus, plus souvent vaincus ; parfois même dans de sanglantes batailles, comme celle de Tanberg (15 juillet 1410) les Grands-maîtres restent sur le champ de bataille. A la suite du traité de paix qui suivit, les frères perdirent la Samogitie que Conrard de Jungingen avait acquise des Polonais.

En 1441, sous le magistère de Conrard d'Erlichshausen, les villes de Dantzig, d'Elbing, de Königsberg et de Thorn, secouèrent le joug des Chevaliers teutons, mais ce ne fut qu'après de sanglantes batailles entre Chevaliers et Polonais.

En 1466 un grand-maître est forcé encore d'accepter la paix imposée par Casimir IV, roi de Pologne, qui s'empara de la Prusse occidentale et ne laissa aux Chevaliers la Prusse orientale qu'à la condition de reconnaître comme suzerain le roi de Pologne. Soixante ans plus tard, le margrave de Brandebourg, Albert, propre neveu de Sigismond, roi de Pologne, essaya bien de secouer la suzeraineté de son oncle, mais ce fut en vain. Cette tentative ne réussit qu'à amener des luttes sanglantes qui durèrent plusieurs années et dévastèrent les deux pays en pure perte. En 1525 le Grand-maître de l'ordre, Albert, embrassa avec ardeur le Luthérianisme, espérant ainsi posséder une plus grande autorité ; il se rendit à Cracovie pour y conclure un traité, afin de se faire reconnaître duc héréditaire de tout ce que l'Ordre possédait en Prusse. Le traité fut conclu et signé le 8 avril 1525, mais pour que l'héritage fût réversible sur la tête de ses frères et de leur successeur, Albert dut accepter l'investiture du roi Sigismond.

Il prit alors possession de son Duché, secondé par les Polonais, en chassa tous les catholiques, se fit Luthérien avec un grand nombre de ses chevaliers et, l'année suivante, il épousa la fille du roi de Danemark.

Depuis environ un siècle, l'Ordre Teutonique avait été singulièrement affaibli par des guerres désastreuses, comme nous venons de le voir, ainsi que par des dissensions intestines ; en outre une scission s'était produite depuis 1521, puisque Walther Plettenberg, grand-maître de Livonie s'était rendu indépendant et avait été reconnu tel et prince de l'empire par Charles-Quint. Aussi le mariage d'Albert avec la fille du roi de Danemark et sa fuite dans le Luthérianisme, accompagnée des foudres de l'Empereur et du Pape mirent fin à l'existence politique des Chevaliers de l'ordre teutonique, bien qu'ils n'aient été supprimé définitivement que par Bonaparte (24 avril 1805).

Voici la nomenclature chronologique des Grands-maîtres de l'ordre.

1. Henri de Valpot, 1191 ; — 2. Othon de Kaerpen, 1200 ; — 3. Herman de

Bard, 1206; — 4. Herman de Saltza, 1210; — 5. Conrard, 1240; — 6. Poppon d'Osterne, 1253; — 7. Hannon de Heldringen, 1275; — 8. Burchard de Schewenden, 1283; — 9. Conrard de Feuchtwangen, 1290; — 10. Godfroy de Hohenlohe, 1297; — 11. Sigfroy de Feuchtwangen, 1309; — 12. Charles Beffort de Trèves, 1312; — 13. Werner d'Orselen, 1324; — 14. Ludger de Brunswick, 1331; — 15. Dietrick d'Oldenbourg, 1335; — 16. Ludolph Konig, 1341; — 17. Henri Dusemer d'Arffberg, 1345; — 18. Weinrich de Knipenrode, 1351; — 19. Conrard Zulner de Rudenstein, 1382; — 20. Conrard de Wallenrode, 1390; — 21. Conrard de Jungingen, 1393; — 22. Ulrich de Jungingen, 1407; — 23. Henri Reuss 1^{er}, 1410; — 24. Michel Kuchenmeister de Sternberg, 1413; — 25. Paul Peltnitzer de Rusdorff, 1422; — 26. Conrard d'Erlichshausen, 1441; — 27. Louis d'Erlichshausen, 1449; — 28. Henri Reuss II 1469; — 29. Henri Reffle de Richtenberg, 1470; — 30. Martin Treuchses de Wetzhausen, 1477; — 31. Jean de Tieffen, 1498; — 32. Frédéric, duc de Saxe, 1499; — 33. Albert, Margrave de Brandebourg, 1510; — 34. Walther de Cronberg, 1526; — 35. Walgang Schutzbar dit *Mitcheling*, 1543; — 36. George Hund de Wenckheim, 1566; — 37. Henri de Bobenhausen, 1572; — 38. Maximilien, archiduc d'Autriche, 1585; — 39. Charles, archiduc d'Autriche, 1618; — 40. Jean Eustache de Westernach, 1625; — 41. Jean Gaspar de Stadion, 1627; — 42. Léopold Guillaume, archiduc d'Autriche, 1641; — 43. Charles Joseph, archiduc d'Autriche, 1672; — 44. Jean Gaspar d'Ampringen, 1664; — 45. Louis Antoine, comte Palatin de Neubourg, 1685; — 46. François Louis, comte Palatin de Neubourg, 1694; — 47. Clément Auguste de Bavière, 1732; — 49. Charles Alexandre de Lorraine, 1761; — 50. Maximilien, archiduc d'Autriche, 1780.

Le traité de Presbourg signé en 1805 accorda à l'Empereur d'Autriche, les droits, titres et revenus du Grand Maître de l'Ordre teutonique qui fût, comme nous l'avons vu précédemment, définitivement supprimé le 24 avril 1809.

ERNEST BOSC.

PERSÉCUTIONS

DU COMTE LÉON TOLSTOI

Dans la lettre du comte Tolstoï, adressée au Synode grec orthodoxe, se trouve le passage suivant :

« L'arrêté du Synode est entaché de vices nombreux. Il est illégal ou intentionnellement équivoque, il est arbitraire, injustifié, mensonger; en outre, il contient une calomnie et constitue une excitation à des sentiments et à des actes mauvais, car il a provoqué contre moi, comme il fallait s'y

attendre, la colère et la haine de ceux dont l'intelligence est obscure et incapable de raisonnement. Quelques-uns m'ont écrit des lettres où leur fureur s'emporte jusqu'à me menacer de mort : « Te voilà maintenant « voué à l'anathème, tu seras précipité, après la mort, dans les tourments « éternels et tu crèveras comme un chien..... Anathème sur toi, vieux « démon !..... Sois maudit éternellement ! » — Ainsi me parle un de ces hommes. Un autre reproche au gouvernement de ne pas m'avoir encore enfermé dans un monastère et remplit sa lettre d'injures grossières. Un troisième écrit : — « Si le gouvernement ne te fait pas disparaître, nous saurons bien, nous-mêmes, t'obliger à te taire..... » — Cette lettre se termine par des malédictions. — « Pour l'anéantir, scélérat, me dit un quatrième, je trouverai les bons moyens..... » suivent des invectives que la décence m'interdit de reproduire. Chez quelques personnes que j'avais rencontrées depuis que s'était répandue la nouvelle de mon excommunication, j'avais déjà remarqué les signes de cette violente colère. — Le 25 février, le jour même où l'arrêté synodal fut publié, j'entendis, en passant sur une place, les paroles suivantes : « Voilà le diable sous la forme humaine ! » — Et si la composition de la foule eût été différente, il se peut bien que l'on m'eût roué de coups, comme ce malheureux qu'on assomma il y a quelques années près de la chapelle Panteleïmonovskaïa... »

J'ajouterai à cela que les membres de la *Société de tempérance* de Moscou (fondée par le comte Léon Tolstoï), des popes et leurs partisans, en grande partie, votèrent, à leur assemblée de juin, l'exclusion du comte Tolstoï de ladite société, motivant leur décision par la raison qu'ils ne veulent pas faire partie d'une société où se trouve un hérétique excommunié par la sainte Eglise orthodoxe.

Or, qu'espèrent donc les popes de la persécution du comte Tolstoï ? — arrêter l'essor des idées nouvelles par la calomnie et la malveillance ? — Voyons si ce but peut être atteint. Les grandes idées, toutes les idées rénovatrices, qui tendent au progrès de l'humanité, aussi bien dans l'ordre scientifique que dans l'ordre moral, reçurent de tous temps le baptême de la persécution, et cela devait être, parce qu'elles froissaient les intérêts de ceux qui vivaient des vieilles idées et des abus. Les idées nouvelles, émises par le comte Tolstoï dans sa profession de foi, froissent les intérêts du clergé grec orthodoxe russe. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce clergé est matérialiste ; il l'a été pendant des siècles, et tout en prêchant aux autres le spiritualisme, la crainte des peines futures, l'enfer, pour les dominer et les exploiter, les popes ne croyaient et ne croient, qu'à la matière, à l'argent, à la force, à la ruse, à la fortune, au succès. Leurs actes, depuis des siècles jusqu'à nos jours, le prouvent. Il suffit, pour s'assurer de ce triste état de choses, de voir ce qui se passe dans le célèbre monastère *Sviatia Lavra* à

Kieff, dans le *Sofijskii Sobor* à Kieff, et dans tous les monastères et églises paroissiales de toute la Russie.

Or, dès que ces grandes idées, *exempli causa* celles du comte Tolstoï, ont constitué des vérités, a-t-on jamais vu que la persécution en ait arrêté le cours ? — L'histoire de tous les temps n'est-elle pas là pour prouver qu'elles se sont consolidées et propagées par l'effet même de la persécution ? — Donc la persécution est l'aiguillon qui les pousse en avant et fait avancer plus vite une idée en surexcitant les esprits ; les persécuteurs travaillent contre eux-mêmes et sont stigmatisés par la postérité. On ne persécute que les idées auxquelles on voit de l'avenir. Celles que l'on juge peu importantes sont peu tourmentées et elles tombent d'elles-mêmes.

Les idées rénovatrices du comte Tolstoï ayant une grande importance, car elles tendent au progrès de l'humanité *in hac lacrymarum valle*, devaient naturellement recevoir leur baptême, comme leurs devancières ; l'esprit de l'homme n'ayant pas changé. Or, il en arrivera ce qui est arrivé pour les autres, c'est-à-dire un accroissement d'importance aux yeux de la foule et par suite une plus grande popularité. — Plus les personnes persécutées occuperont une position importante, plus leurs idées auront de retentissement en raison même de l'étendue de leurs relations. La curiosité est d'autant plus surexcitée que la personne est entourée de plus d'estime et de considération.

Le comte Léon Tolstoï est connu dans le monde entier, tant pour sa philosophie, que pour ses ouvrages remarquables, qui tous propagent : *l'amour, la charité, la paix et la justice*. Pendant sa vie entière, en toute occasion, il a défendu les droits de la justice et de l'humanité contre l'injustice et l'oppression. — Donc chacun s'efforcera de connaître les opinions du comte Tolstoï, qui soulèvent tant de haines et de persécutions. On lira, on étudiera, on discutera et interrogera, et c'est ainsi que des personnes, par centaines de mille, qui ne se seraient jamais occupées de leur croyance et de la vraie morale, enseignée par le grand civilisateur Jésus, seront amenées à la connaître, à la juger, à l'apprécier. Tel sera le résultat des persécutions du comte Tolstoï.

Il est à regretter que le comte Tolstoï, qui réunit à un degré remarquable les qualités d'un philosophe et d'un écrivain, n'ait pas étudié la doctrine spirite. Je ne doute pas que le Spiritisme aurait trouvé en lui un ardent et infatigable défenseur et propagateur, ainsi qu'il l'a trouvé dans : Alfred Russel Wallace, William Crookes, l'astronome Zollner, Camille Flammarion, le professeur Aksakoff, le philosophe Carl du Prel, Victorien Sardou, le professeur Falcomer, Felipe Senillosa, et tant d'autres.

ETOILE!

Etoile! astre si doux qui sourit à la terre!
Etoile! astre sacré d'amour et de mystère!
Etoile! fleur qui s'ouvre à nos yeux éblouis!
Etoile! talisman d'opale et de rubis!

Etoile! où nous cherchons durant nos nuits trop brèves
Des souvenirs lointains pour enchanter nos rêves!...

Etoile qui répond à mon secret désir,
Toi qui fus ma patrie ou la dois devenir!...

Etoile qui palpite, étoile qui rayonne,
Etoile dont l'azur est la chaste couronne,
Etoile! pur flocon de la neige d'argent
Qui recouvre le ciel d'un givre étincelant.

Etoile de la mer du doux nom d'Astérie
Que le ciel fit baigner dans l'onde attiédie,
Et que le flot mouvant si doucement guida
Jusques à l'Océan qui toujours te garda.

Etoile du matin, étoile immaculée!
Ainsi qu'une madone en sa robe sacrée,
Qui paraît dans la nuit, en sépare le cours,
Et sur l'ordre de Dieu vient présider au jour.

Etoile! qui poursuit à travers les espaces,
Des sentiers dont Dieu seul a préparé les traces!
Etoile! monde ardent où la flamme et le feu
Brûlent le pur encens qui remonte vers Dieu!

Etoile dont je sens le charme et l'influence,
Toi qui brûles mon cœur à travers la distance,
Etoile qui me dis : suis toujours ton chemin ;
Tout sentier mène à Dieu si le but est humain.

Etoile! composé de toute la nature!
Etoile! résumé de toute créature!
Etoile dont mon être a gardé le rayon
Dans le noble reflet qui brille sur mon front!

O symbole de paix, étoile qui m'est chère,
Si jamais sur ton nom les hommes sont en guerre,
Si l'emblème aimanté que nous cherchons en toi
Est méconnu de ceux qui raillent notre foi,

O belle étoile d'or, enclose en notre arène
Un seul de tes rayons doit dissiper la haine,
Nos frères abusés comprendront à leur tour,
Qu'une étoile est un centre où rayonne l'amour.

L'ENTERREMENT DU SPIRITISME

PAR LA PRESSE

Voilà le spiritisme encore une fois enterré, bel et bien enterré. Ce n'est plus un enterrement vulgaire qu'on lui a fait, un de ces enterrements aux quels on l'avait habitué depuis un demi-siècle, un enterrement de pauvre, de miséreux. Non, non, cette fois c'est très convenable. Il y a même eu, oserai-je dire, de la pompe, avec un grand-maitre des cérémonies, qui n'est ni plus ni moins, s'il vous plaît, que M. Jules Bois, celui même que vous connaissez, par conséquent pas le premier venu. On a très bien soigné le corps ; on a poussé la courtoisie jusqu'à lui demander à lui même, tandis qu'il respirait encore, ses propres draps pour l'ensevelir décemment. Quand je vous disais !... Et puis, lisez, comme moi-même j'ai eu la bonne fortune (si on peut employer pareille expression en telle circonstance) de la lire par hasard dans le *Matin* du 7 octobre courant, la lettre de faire part si noble, si émue, que ledit grand-maitre a adressé *urbi et orbi*. La voici dans sa brève et concise élocution :

« L'hypothèse de Paul Adam, (Nous la transcrivons textuellement : « Et voilà mon avis sur le spiritisme : Nous sommes son foyer même. Les morts n'ont qu'y faire, sinon en qualité de souvenirs obscurs, emmagasinés dans les réserves de l'Inconscient ; j'appellerait cet Inconscient « *l'esprit de la race* » pour l'opposer à « *l'esprit individuel* » qui est notre conscience de tous les jours ».) cette hypothèse est celle admise aujourd'hui par M. Pierre Janet en France, M. le professeur James en Amérique et The Society for Psychical Research à Londres. Elle « embête » les spirites, si j'ose m'exprimer ainsi, mais si elle n'est pas toujours pleinement satisfaisante, elle a cet avantage de ne pas nous sortir du monde positif et d'éloigner indéfiniment l'hypothèse des esprits, source de tant d'illusions. »

Telle est la conclusion d'une série d'articles publiés dans le *Matin*, mais que j'avoue n'avoir pas eu l'occasion de lire. Je suis tombé probablement sur le dernier et je devine (c'est mon Inconscient qui parle) que M. Jules Bois a dû faire une enquête magistrale sur « *l'au-delà et les forces inconnues* ». Pour cela, j'imagine qu'il n'a pas dû se borner à prendre l'avis, — qui n'est certes pas à dédaigner —, des Mistral, des François Coppée, des Paul Adam et autres écrivains célèbres ; mais qu'il est allé plus loin, et que, de même que pour une question de chimie on consulte un chimiste, pour une question de physique un physicien, pour une question de théâtre un comédien, il a dû tout naturellement recueillir ses témoignages chez les maîtres en spiritualisme et en spiritisme vivants ou morts. Je ne préjuge rien, — puisque, je le répète, je n'ai pas lu —, mais je gage que M. J. Bois, s'il a

consulté les ouvrages des A. Kardec, des Nus, des Fauvety, a omis — bien involontairement, j'en suis sûr — de le faire aux bons endroits ; et que même — qu'il me pardonne cette hypothèse toute gratuite puisque, encore une fois, je n'en sais rien — il a négligé d'ouvrir une controverse, qui eût été bien intéressante cependant, avec les vivants, tels, par exemple, que les Victorien Sardou, les Camille Flammarion, les Léon Denis ou les Gabriel Delanne, pour ne parler que des spirites militants français.

Sachons gré toutefois à M. Jules Bois de ses manières distinguées, de sa tenue soignée et véritablement « funéraire », — si, moi aussi, j'ose m'exprimer ainsi. Car, il faut convenir qu'il n'a pas parlé comme tout le monde, quand il a dit d'un ton presque doctoral, ou doctrinal, — comme vous voudrez, — *urbi* (à la Ville-Lumière) et *orbi* (à tout le monde qui lit le *Matin*) : « L'hypothèse de Paul Adam « embête les spirites » mais, si elle n'est pas toujours pleinement satisfaisante, elle a cet avantage de ne pas nous sortir du monde positif et d'éloigner indéfiniment l'hypothèse des esprits, source de tant d'illusions. » — Ah ! oui, elle nous « embête » cette hypothèse, M. Jules Bois ! Ça « embête » toujours d'être enterré, vous savez, — surtout avec ses illusions. Avant, — quand on les avait, — on croyait qu'une fois mort on était encore vivant : il faut en revenir, ou plutôt non, il ne faut plus revenir, puisque c'est une illusion. Laissez-moi, Monsieur, vous dire merci : vous nous avez bien compris. Avec vous, nous allons continuer de penser que l'hypothèse de Paul Adam n'est pas toujours pleinement satisfaisante, — oh ! non pas pleinement — ; mais qu'elle a cet avantage (oh ! combien indiscutable !) de ne pas nous sortir de ce délicieux petit monde positif, où l'on se trouve si bien, si heureux, si tranquille, avec la lecture quotidienne du *Matin* (6 pages à 5 centimes) et malgré les grèves, les épidémies, les maladies, les massacres, les guerres, les assassinats de rois, de Présidents de Républiques ou de simples citoyens, et autres faits de même nature qui ne sont après tout créés qu'à l'usage des journalistes.

Et puis, vous avez raison, elle éloigne indéfiniment l'hypothèse des esprits, qui est « embêtante » en tant que source d'une multitude d'illusions. Ainsi, nous autres spirites, nous nous imaginons que l'âme retrouve après la mort ceux qu'elle a aimés ici bas ; ou encore que rien ne se perd, pas plus dans la nature morale que dans la nature physique ; que l'amour du bien et du progrès n'est pas en vain mot, un songe creux. Tout cela, pures illusions, qu'il faut abandonner. Ce n'est pas drôle, et vous qui n'êtes pas spirite, vous vous mettez bien à notre place, on le sent quand vous dites qu'une telle hypothèse nous « embête », nous les spirites.

Malheureusement, l'hypothèse de M. Paul Adam n'est pas, comme vous dites, toujours pleinement satisfaisante. Alors, on est obligé de se la figurer

encore pour un temps indéfini en lutte avec l'autre — la nôtre — qui n'est guère plus satisfaisante..., pour vous et ceux qui pensent comme vous. Alors, comment et quand cela finira-t-il ? L'Inconscient seul le sait, mais parions que cette question « n'embête pas » que les spirites. ALGOL.

Le miracle de la Cathédrale ⁽¹⁾

L'attentat anarchiste de l'église de Saint-Nizier, à Troyes, nous a remis en mémoire un fait qui s'est passé à Marseille, il y a peu de temps, et sur lequel les journaux ont gardé le silence.

Nous le tenons d'une personne digne de foi, et ne le relatons, ici, qu'en raison de son étrangeté, bien faite pour intéresser les amateurs de merveilleux et tous ceux que préoccupent les questions de l'au-delà.

Nous ne saurions donner la date exacte de cette criminelle tentative, mais nous croyons pouvoir affirmer qu'elle se produisit au commencement de cette année 1901.

Une grande cérémonie religieuse devait avoir lieu, cet après-midi-là, à Sainte-Marie-Majeure, la cathédrale de Marseille,

Entre onze heures et midi, l'église, désertée, ne contenait que quelques personnes, perdues dans la vaste nef, parmi lesquelles un misérable venu pour y prier ou se reposer.

Assis contre un pilier, près duquel était un [de ces grands candélabres destinés à y faire brûler les cierges que, dans un sentiment de piété apportent les fidèles, il vit venir à lui deux messieurs correctement vêtus.

— Mon brave homme, dit l'un des deux qui tenait un cierge à la main, voudriez-vous nous rendre un service ?

— Je le veux bien, si je le puis...

— Voici. Nous avons fait vœu, monsieur et moi, dit-il en désignant son compagnon, de faire brûler, ici, ce cierge en l'honneur de la Sainte Vierge ; mais, comme nous n'ignorons pas quel est le sort réservé aux cierges votifs, nous craignons, ne pouvant malheureusement rester pour le surveiller, que le nôtre ne subisse la loi commune ; et cette pensée que notre vœu pourrait ne point être accompli nous cause un ennui très grand. Voulez-vous vous charger de faire respecter notre volonté ? Attendre, avant de vous retirer, qu'il soit complètement consumé ?

Et, tirant de sa bourse un Napoléon de 10 francs, il le mit dans la main du bonhomme qui, ravi de l'aubaine, promit formellement de ne point quitter sa chaise, et d'empêcher quiconque voudrait en approcher pour l'éteindre ou l'emporter.

(1) L'Aiglon du 8 septembre 1901.

Le cierge, allumé, les inconnus s'en allèrent.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que, selon la coutume, le bedeau s'approcha du candélabre dans l'intention manifeste de l'éteindre. Mais l'homme commis à sa garde protesta, dit que c'était entraver l'accomplissement d'un vœu, qu'il représentait les personnes qui l'avaient offert à la Sainte Vierge, et entendait que l'on respectât leur volonté.

Le bedeau ne fit aucune objection, et, après avoir jeté un coup d'œil pour s'assurer qu'il ne se passait rien d'anormal dans l'église, rentra à la sacristie.

À peine avait-il disparu, qu'une voix, troublant le silence dit :

— Eteins-moi !

Le gardien du cierge sourit, convaincu que le bedeau voulait lui en faire accroire.

La voix devint plus impérieuse, répéta à plusieurs reprises :

— Eteins-moi !

Le son de cette voix était, toutefois, si étrange, que l'homme, troublé, se leva ; il regarda à droite, à gauche, ne vit personne dans cette vaste église déserte à cette heure de midi.

La voix se fit implorante :

— Eteins-moi !

De plus en plus troublé, le misérable se dirigea vers les confessionnaux voisins, fit le tour de l'église ; personne !

Cependant, la voix, tout angoissée, maintenant, répétait :

— Eteins-moi !

Une peur sourde, envahissante, peu à peu prenait l'homme... le fit courir, éperdu, vers la sacristie.

Et blême, bouleversé, il bégaya ce qu'il venait d'ouïr au vicaire de service.

L'abbé crut d'abord avoir affaire à un halluciné ; tout de même, obéissant à un sentiment de curiosité auquel s'ajoutait, peut-être, celui de sa responsabilité, il le suivit.

La voix continuait ses supplications, avec de tels accents de détresse, que le vicaire et le sacristain pâlirent à leur tour.

Eux aussi furent partout, regardèrent dans tous les coins, croyant à une farce possible d'un mauvais plaisant...

Mais, revenus vers le candélabre, ils crurent, prodige étrange, entendre la voix sortir du cierge même, dont la flamme se tordait dans tous les sens, comme si elle eût ressenti les affreuses angoisses qu'exprimait cette mystérieuse voix.

— Que faut-il faire, monsieur l'abbé ? interrogea le bedeau.

— Eteignez ! dit le prêtre.

Le bedeau souffla la flamme.

La voix, comme celle d'un être soulagé d'un énorme poids, murmura :
— Merci !

Le fait était si extraordinaire, si inouï, que les trois hommes se regardèrent, n'osant y toucher.

Cependant, l'abbé en [rendit compte immédiatement à l'Evêché, qui prescrivit de faire ouvrir le cierge afin de vérifier si les paroles qui semblaient en être sorties n'étaient pas dues à quelque mécanisme mystificateur.

La chose était autrement grave. L'on se trouvait tout simplement en présence d'une odieuse machination, car l'on trouva dans le fameux cierge, à quelques centimètres de la partie consumée, un tube en fer chargé de dynamite.

Comme l'on peut s'en rendre compte, tout avait été combiné, calculé, avec une précision infernale, pour que l'épouvantable hécatombe se produisît au moment où les fidèles se presseraient en foule dans l'immense édifice.

Voilà, tels qu'ils m'ont été racontés, par une personne habitant Marseille, et dont, je le répète, la bonne foi ne peut être suspectée, les faits que l'on a appelés, là-bas, *le Miracle de la Cathédrale*.

Nous croyons, nous, qu'il n'y a eu là qu'une manifestation spirite dont les exemples, aujourd'hui, sont nombreux, irréfutables ; et il y a lieu d'être étonné du silence qu'ont gardé, à ce sujet, les revues s'occupant d'occultisme, de merveilleux et de tout ce qui touche au mystère de l'au-delà.

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

FAITS SPIRITES

Madame Leymarie.

Spirite de la dernière heure, je viens apporter un nouveau témoignage de vérité et de reconnaissance à votre belle doctrine philosophique.

J'avais bien entendu parler du spiritisme, mais je ne savais pas s'il était science ou religion. Je vous avoue même qu'il m'était arrivé plus d'une fois de sourire de la crédulité des gens qui acceptaient pour vrais les phénomènes sémantologiques ou typtologiques, pour ne parler que de ceux-là.

Cependant, je ne suis l'ennemi d'aucune religion, et si je ne partage pas la foi du culte catholique, qui est le mien, c'est parce que ma raison se refuse d'en admettre les dogmes et les mystères, et que le Dieu enseigné par les prêtres me semble au-dessous de l'humanité. Je crois en un Dieu juste et bon, comme je crois que tout ce qui naît meurt : lois, cultes, hommes ou choses, et que seules les nobles productions du génie sont immortelles comme l'âme.

Lorsqu'une vérité se manifeste, c'est un devoir impérieux que de la proclamer hautement. C'est là mon cas, j'ai vu, je crois, je raconte.

Au cours d'un récent voyage en Bourgogne, je m'arrêtai une quinzaine de jours au petit village de La Postolle, où je rencontrai d'anciens amis de ma famille, parmi lesquels Mme et Mlles P....

Cette dame avait assisté, il y a quelques années, à une séance de spirisme, faite dans un salon parisien, et avait été frappée des faits dont elle avait été témoin. Cependant, elle n'avait pas cru devoir attacher d'importance à ces manifestations d'outre-tombe, dont elle ignorait les causes, n'ayant jamais lu aucun livre de psychologie spirite, et ne s'en était jamais occupée depuis.

Or, certain jour du mois dernier, le souvenir de cette soirée lui revint à la mémoire, et elle résolut, avec ses filles et un de ses neveux, d'essayer de faire parler la table. L'expérience réussit.

On m'en parla le lendemain, et comme cela m'intriguait beaucoup, je priai Mme P... de renouveler cette séance, en lui demandant la permission d'y assister. Elle consentit.

Le jour suivant, après dîner, nous nous réunîmes autour de la table ; à peine étions-nous assis, que cette dernière se mit à osciller lentement et sans effort. Je regardai sous la table, mais je dus reconnaître qu'il n'y avait nulle tricherie.

Un esprit se présenta : la grand'mère de Mme P...

Cette dernière posa des questions, notamment les suivantes, auxquelles il fut répondu conventionnellement au moyen de coups frappés.

D. Vois-tu mon mari? — R. Oui — D. Où est-il en ce moment? — R. En chemin de fer. — D. Peux-tu me dire quel sera le but de son prochain voyage? R. Oui — D. Eh bien, où ira-t-il? — R. A la Réunion. (M. P..., agent des postes du service maritime, arriva à la Postolle le lendemain soir, et nous confirma ce qui nous avait été dit. Il est à remarquer que le but de ses voyages est essentiellement variable, et qu'il eut pu se faire qu'il allât à Buenos-Ayres ou à Madagascar etc. La coïncidence était donc fort curieuse).

A certain moment, la table frappa plus fort, avec une sorte d'impatience.

D. Est-ce toujours toi grand'mère? — R. Non — D. Qui est parmi nous? R. Philibert B... — D. Pouvez-vous pencher la table du côté de la personne qui doit vous interroger? R. Oui. — D. Eh bien, faites. La table s'inclina fortement de mon côté. L'esprit présent était celui d'un de mes oncles décédé en 1888. Je posai des questions sur des choses passées et d'ordre tout à fait intime que moi seul, dans la société, pouvait connaître ; il me fut répondu de telle façon que le doute ne m'était plus permis. J'étais convaincu.

Je racontai ces faits à mes parents ; ma mère eut un beau sourire d'incrédulité. Je résolus de la convaincre.

Quelques jours après, une nouvelle séance eut lieu, cette fois chez mon père. M. P..., mon père, ma mère, un de mes oncles Emmanuel B... et sa fille Eugénie, y assistaient pour la première fois, onze personnes composaient la réunion.

Mme P... ouvrit la séance par une évocation.

Un esprit signala sa présence par des mouvements de la table, autour de laquelle nous étions assis. Celle-ci se dresse en face de moi, puis reprend sa position normale. J'interroge. C'était, de nouveau, l'esprit de mon oncle Philibert.

D. Etes-vous heureux dans le monde des esprits ? — R. Oui. — D. Etes-vous content d'être parmi nous — R. Oui. — D. Avez-vous quelque chose à nous demander ? — R. Je veux que mon frère Emmanuel me parle.

Ce dernier, très ému, adressa quelques questions auxquelles il fut répondu de façon nette et précise.

A certain moment, les mouvements de la table furent plus précipités et plus violents ; nous comprîmes qu'un nouvel esprit était là.

D. Qui êtes-vous ? — R. Suzanne Boucher. — D. Que venez-vous faire parmi nous ? — R. Remplacer Philibert. — D. Vous le connaissez donc ? — R. Nous nous connaissons tous. — D. Pourquoi Philibert nous a-t-il quittés ? — R. Un esprit l'a appelé — D. Est-il loin d'ici ? — R. Pour nous l'espace n'existe pas — D. A quel âge avez-vous quitté la terre ? — Six mois.

La table à ce moment se dirigea vers ma mère, qui se souvint tout à coup qu'une de ses nièces portant ce nom était morte à cet âge il y a treize ans. Elle nous fit part de cette coïncidence.

Une personne demanda : Etes-vous bien la nièce de Mme B... — R. Oui. — D. Comment se fait-il que, morte si jeune, vous puissiez vous manifester à nous ? — R. Les esprits n'ont pas d'âges. — D. Etes-vous heureuse ? — R. Oui. — D. Reviendrez-vous sur terre ? — R. Non.

Ma mère, très émue, et convaincue cette fois de la réalité du phénomène, posa à son tour quelques questions.

Tout à coup, la table fut soulevée et retomba avec bruit. D. Est-ce toujours vous Suzanne ? — R. Non. — D. Pouvez-vous nous dire votre nom ? — R. Non. — D. Vous ne voulez pas ? — R. Non. — D. Qu'étiez-vous sur terre ? — Une femme. — D. A quel âge êtes-vous décédée ? — R. 62 ans. — D. Y a-t-il longtemps ? — R. huit ans. — D. Etes-vous heureuse ? — R. Non. — D. Vous avez donc été méchante ? — R. Oui. — D. Etiez-vous mariée ? — R. Non. — D. Vous aviez des enfants ? — R. Trois. — D. Y a-t-il parmi nous quelqu'un qui connaisse un de vos enfants ? — R. Oui. — D. Qui. — R. Vous (la personne qui interrogeait). — D. Est ce une fille ou un garçon ? — R. Une fille. — D. Quel âge a-t-elle ? — R. 22 ans. — D. Voulez-vous me dire la première lettre de son nom ? — R. Non. — D. Lui ai-je fait de la peine ? — R. Oui.

Très surpris, notre ami demanda : Je ne me souviens de rien d'analogue, parlez-vous sérieusement ? — R. Oui. — (ce oui fut si violent, qu'on n'insista pas. — D. Avez-vous quelque chose à nous demander ? R. — Oui. — D. Parlez. — R. Priez pour moi. — D. Vous repentez-vous ? — Oui.

D'autres esprits se présentèrent de même dans le cours de la soirée. Cette expérience avait été concluante et pas une des onze personnes qui composaient la réunion ne s'aviserait de contredire les faits que je viens de raconter.

Depuis, j'ai lu quelques ouvrages d'Allan Kardec, et ma conviction se trouve éclairée d'un jour nouveau.

J'ai dit en commençant, que j'apportais un témoignage de reconnaissance. Cela est vrai en ce sens que mon esprit, débarrassé du doute qui l'obsédait, accepte avec joie la certitude de l'au-delà, et que ma raison acquiert la notion du vrai. Avant cela, je croyais à l'immortalité de l'âme sans doute, mais je pensais aussi que l'esprit n'était soumis, sur la terre, à aucune influence occulte. Je me trompais.

Je comprends maintenant, qu'hier, aujourd'hui et demain n'existent pas, et qu'il n'y a en somme, qu'un jour éternel dans une vie infinie.

Dans notre époque, fertile par tant de célèbres et merveilleuses découvertes scientifiques, la philosophie spirite est destinée à se propager et à se répandre partout dans l'Univers entier.

« Elle apparaît ainsi, parce que, fidèle expression de la loi naturelle qui germe dans les intelligences, elle s'accorde parfaitement avec les résultats qui naissent de l'étude et de la raison. »

EDMOND B...

de l'Assistance publique de Paris.

P. S. — Si vous jugez que ma lettre puisse servir la grande cause commune de la vérité, je vous autorise volontiers à la publier dans la *Revue Spirite*.

J'ai tenu seulement à signaler des faits qui se sont produits dans un tout petit village perdu au fond de la Bourgogne, faits provoqués par des personnes qu'on ne peut accuser de supercherie car, en dehors d'une incontestable honorabilité, leur ignorance en la matière pourrait être alléguée comme une preuve de leur bonne foi.

Recevez, Madame, l'assurance de ma respectueuse considération.

EDMOND B...

CORRESPONDANCE

UNE LETTRE D'ABBY A. JUDSON

Nous recevons la lettre suivante de Miss Abby A. Judson, écrivain spiritualiste américain bien connue, et rédacteur au principal journal spiritualiste des Etats-Unis, le *Banner of Light*. Miss A. Judson qui, l'an dernier, dans une série d'articles émus, a fait appel à la compassion des spirites de son pays en faveur de la malheureuse famille de la grande Katie Fox, tombée dans la détresse, avait réussi à créer un mouvement de pitié, grâce auquel elle a pu subvenir aux nécessités les plus urgentes, et, se chargeant de recueillir les fonds, et de les employer au mieux des besoins du moment, elle était parvenue à faire passer l'hiver à cette pauvre famille, à l'abri des dangers les plus immédiats.

Ayant, à notre tour, ouvert dans la *Revue*, une souscription pour nous solidariser dans cette œuvre de charité avec notre confrère américain, et nos lecteurs ayant commencé à répondre à notre appel, nous n'avons cru pouvoir mieux faire, pour assurer la bonne répartition des sommes que nous recevions, que de nous adresser au dévouement de Miss A. Judson. Notre attente n'a pas été déçue, et Abby Judson accepte de collaborer à cette œuvre dans les termes suivants :

« Arlington. N. J. (U. S. A.), le 30 septembre, 1901.

Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre avec beaucoup de plaisir, et j'essaie de faire réponse en français, quoique l'affection de mes yeux ne me permet d'écrire sans beaucoup d'erreurs, et j'ai presque oublié la belle langue de votre pays.

« Je me charge fidèlement, et avec tout le jugement et soins possibles, de la monnaie que vous réussirez d'amasser pour l'enfant et les grands-enfants (1) de la précieuse Katie Fox.

(1) Petits-enfants.

« La famille consiste de Ferdinand Fox-Jencken ; Katie, sa femme ; Lili, de trois ans et demi ; Katie, d'un an et demi ; et du père de Mme Jencken, qui est tout dévoué aux intérêts de la famille et rend grande assistance par ses travaux.

« Grâce aux efforts de ma part, l'hiver passé, ils ont assez de chauds habillements et de garnitures pour les lits ; et le bon Ferdinand, avec sa santé misérable a réussi de payer la rente (1), et d'acheter des provisions depuis mai passé.

« Mais, hélas ! la bonne petite femme est enceinte, et on attend un autre bébé en décembre prochain, et j'ai beaucoup d'anxiété de leur part, sachant les dépenses de médecin et de l'aide que son accouchement rendra nécessaires. Aussi le charbon, et les autres nécessaires (2), coûtera beaucoup, particulièrement quand la petite mère sera malade dans son lit.

« Je suis sûre, mon bon Monsieur, que Katie Fox, une fois (3) une belle jeune fille, et maintenant une glorieuse spirite (4), vous a inspiré cette belle pensée et ce

(1) Le loyer.

(2) Nécessités.

(3) Autrefois.

(4) Esprit.

bonnes intentions. Je vous envoie mes articles dans le *Banner of Light*, dans lesquels j'ai fait allusion aux enfants et grands-enfants de la non-pareille Katie Fox.

« Ayez la bonté d'envoyer les fonds qui puissent arriver à moi en Arlington, New-Jersey, U. S. A. par note postale, et je vous enverrai une recette (1) pour le même. Et tout à l'heure (2) je vous écrirai exactement la manière dans laquelle la somme a été dépensée.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments fraternellement dévoués et respectueux. »

Signé : ABBY A. JUDSON ».

Nous avons répondu à Miss A. Judson pour la remercier de son aimable concours et nous assurer des moyens de contrôler l'emploi des fonds qui nous seront remis pour cette bonne œuvre. Nous remercions les personnes charitables qui ont déjà bien voulu nous envoyer leur obole, et nous pensons qu'assurés de l'emploi strict et rigoureux des sommes qui seraient versées, nos lecteurs n'hésiteront pas à venir en aide à cette intéressante infortune.

Nous espérons davantage. Nous pensons que, mûs par un sentiment de fraternelle solidarité, en face d'un cas si exceptionnel, en raison du nom que portent les malheureux que la misère injuste est venue frapper, nos confrères de la presse spirite et spiritualiste tiendront à honneur de suivre notre exemple, et d'ouvrir également des souscriptions dans leurs journaux et revues respectifs.

Nous tenons la lettre ci-dessus d'A. Judson à la disposition de nos lecteurs, ainsi que les articles du *Banner of Light* qui sont de nature à les éclairer sur la réalité et l'étendue de la détresse que nous les invitons à secourir.

G. BÉRA.

La Famille Hernadec

(Suite)

L'orateur poursuivait pendant quelques instants encore ses sollicitations passionnées, s'élevant toujours davantage, montant de cime en cime... jusqu'à ces perspectives merveilleuses où, bien au-delà de nos horizons, peuvent s'égarer les yeux d'un homme que l'inspiration soulève et transporte.

Dans une péroraison ardente sous le souffle de laquelle s'inclinaient les têtes de ses auditeurs, il semblait, après les avoir subjugués par la rigueur de son augmentation, vouloir les envelopper, pour ainsi dire, dans l'ondulation de ses périodes enlacées, pour les emporter avec lui en des régions lumineuses que ne connaissent point les habitants de la terre.

Son âme véritablement débordait, s'épanchait autour de lui en effluves magnétiques, et s'il y avait eu, dans l'auditoire, quelques voyants sensitifs doués de ces facultés exceptionnelles de vision qui franchissent les horizons perceptibles, ils auraient vu — aurait-ce été une simple illusion ? — autour

(1) Un reçu.

(2) Aussitôt.

de l'homme au verbe dominateur, rayonner comme une lueur mystérieuse dont l'auréole nimbait sa tête transfigurée.

Puis [la séance fut levée et la foule diversement mais profondément impressionnée, s'écoula silencieusement, quand eurent cessé les applaudissements prolongés.

Reprenons maintenant notre récit et d'autant plus que nous avons à raconter encore certains événements fort graves qui serviront de conclusion à cette longue histoire.

Dix-huit mois, ou peu s'en faut, s'étaient écoulés depuis la conférence d'Hervé qui avait donné une très vive impulsion à l'œuvre de propagande spiritualiste entreprise par nos amis de Plogoff.

Allan Hernadec sortit, un matin, de sa chambre, un peu plus pâle que de coutume, sans toutefois que sa belle et fière physionomie eût rien perdu de sa sérénité habituelle.

— Es-tu souffrant, grand-père ? lui demandèrent à la fois Velléda et Hervé.

— Non, mes enfants, répondit le vieillard d'une voix douce et calme ; mais j'ai reçu cette nuit un avertissement... que j'attendais du reste. L'on m'annonce que ma vie terrestre va se terminer avant peu.

— Oh, grand-père ! s'écria Velléda en l'embrassant avec effusion.

— Chère, chère fille ! répondit celui-ci avec un affectueux sourire et d'une voix légèrement attendrie.

Berthe, Yvonne, Robert et Jacques avertis aussitôt s'empressèrent auprès du chef de la famille, lui témoignant avec une certaine anxiété toute leur tendresse émue.

— Chers enfants, chers amis, ne soyez ni surpris ni affligés. Je viens d'avoir 78 ans. Mon heure est venue... et n'est-ce point l'heure de la délivrance ?

Ces quelques paroles furent dites avec une simplicité qui témoignait de toute la hauteur de cette âme stoïque et croyante que soutenaient, l'on aurait pu dire qu'exaltaient les plus hautes espérances.

Quelques jours se passèrent sans nouvel incident. Allan d'humeur toujours sereine et dans l'œil duquel paraissaient se refléter les lueurs d'une prochaine aurore, allait et venait dans la maison et ses alentours, ayant l'air de faire une visite d'adieu à toutes ces choses intimes auxquelles se rattache la personnalité de ceux qui, pendant une longue série d'années, ont vécu au milieu d'elles. Il se promenait au jardin pendant des heures entières et ne manquait jamais de venir contempler, du haut de la terrasse, l'admirable spectacle du soleil se couchant sur la mer.

Le noble vieillard avait eu, toute sa vie, une espèce de culte pour le soleil. Il s'enivrait de sa lumière et le soir, quand l'astre, comme un énorme globe

de fer rouge, descendait lentement et semblait se plonger dans les vagues sur lesquelles il étalait la flamboyante trainée de ses dernières lueurs, c'est d'un geste — inconscient peut-être — qu'Allan le saluait avec une rêveuse mélancolie.

A la fin du quatrième jour, éprouvant une sorte de défaillance inaccoutumée, il dit à ses enfants, en se retirant dans sa chambre : ce sera pour cette nuit, sans doute.

— Mais nous allons t'accompagner, grand-père, s'écria Velléda et veiller auprès de toi !

— Non, non, ma fille, répondit Allan, allez vous reposer. Je n'éprouve aucune souffrance et je vous appellerai, quand je sentirai que l'heure approche.

Les jeunes gens obéirent ; mais ils ne se couchèrent pas et veillèrent, le cœur serré, dans l'attente de l'événement tragique.

Vers une heure du matin, ils entendirent tinter la sonnette du grand-père.

Quelques instants après, toute la famille, sauf les enfants, était rangée autour du lit du moribond, dans un religieux silence que troublait seul le bruit des sanglots étouffés de Berthe, d'Yvonne et de Velléda.

— Ne pleurez pas, mes enfants, dit le vieillard. Ah, le beau rêve, ajouta-t-il après un silence, d'une voix toute changée et déjà comme lointaine, le beau rêve que je viens de faire !... Je voyais s'entr'ouvrir et se prolonger, en des perspectives infinies, de grands espaces où resplendissait une lumière telle que nous n'en avons jamais vu de semblable ici-bas. Dans cette lumière passaient je ne sais quels fantômes plus lumineux encore qui étincelaient, rayonnaient d'un éclat incomparable... Tout cela disparut, bientôt, emporté par une sorte de brise tiède et colorée qui, de toutes parts, dans l'étendue, soufflait avec un murmure mélodieux...

Puis, soudain, levant la tête, je vis, au fond des empyrées, s'ouvrir un autre univers, qui formait, au-dessus des espaces que j'avais entrevus, comme un ciel superposé à un autre ciel... Et dans la splendeur inexprimable dont j'étais ébloui, je crus entendre une voix éclatante qui disait, qui chantait plutôt : Vérité ! Justice ! Amour ! Vie éternelle !...

Tout cela n'était qu'un rêve, reprit-il après un court silence, mais ce rêve va devenir réalité.

Puis, je me réveillai doucement et me retrouvai sur cette terre que je croyais avoir quittée. Toutefois, je n'étais plus seul. Mon fils Pierre était auprès de moi... Il y est encore, je le vois, il me sourit et me montre, là-haut, l'espace resplendissant.

— Souffres-tu, grand-père ? demanda Hervé.

— Non, mon enfant, je ne souffre pas. Les Esprits qui m'entourent m'aident à me débarrasser de mes entraves charnelles. Mon corps astral se

dégage peu à peu. Les nœuds se dénouent lentement. Les attaches se brisent. Du milieu de ma chrysalide déchirée, je sens mon âme battre de l'aile...

Le vieillard cessa de parler et parut s'assoupir ; mais ses lèvres s'agitèrent longtemps encore. Quel dialogue mystérieux venait de s'engager entre le mourant, qu'éclairait déjà l'aube d'une nouvelle vie, et les amis invisibles qui l'arrachaient à la matière désormais vaincue ?

Au bout d'une demi-heure environ, il fit un mouvement, sembla vouloir tenter un effort : « Oui, Pierre », fit-il d'une voix frémissante, tandis que ses beaux yeux noirs, grands ouverts, semblaient regarder par delà... tout au loin ! « Je viens », répéta-t-il avec élan, puis retomba dans un long soupir de délivrance, car ce fut le dernier.

Et c'est alors qu'Hervé, dont l'œil parfois percevait l'invisible, distingua au-dessus de la couche... mortelle ? — non, la couche de résurrection — deux lueurs flottantes qui se réunirent, parurent se fondre l'une dans l'autre, et s'évanouirent ensemble dans la pénombre de l'alcôve.

Tous se rapprochèrent du lit, le cœur ému, la poitrine oppressée, et contemplèrent silencieusement cette face marmoréenne sur laquelle la mort venait de jeter son masque — masque tragique d'ordinaire — mais ici, empreint d'une sérénité sublime, d'une beauté surhumaine et comme divinisée.

APOTHÉOSE.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la mort d'Allan Hernadec.

L'été venait de finir ; on était dans les derniers jours de septembre. Pendant l'une de ces journées, la chaleur avait été d'une intensité exceptionnelle. L'on sentait que des torrents d'électricité tourbillonnaient dans l'atmosphère et planaient sur la mer qui, frémissante et comme inquiète à l'avance, s'agitait, grondait sourdement. Sous le moutonnement superficiel des vagues, l'on devinait la tempête latente qui dormait dans les profondeurs.

Vers le soir, des montagnes de nuages d'un noir bleuâtre, que bordait une large frange aux teintes cuivrées, s'accumulèrent à l'Occident, semblant vouloir y ensevelir le soleil. Soudainement, le vent se leva, un vent déchaîné qui, du large, se précipita vers la terre avec une subite et étonnante furie. L'Océan se cabra sous cette agression inattendue et se couvrit de longs sillons d'écume, dont les crêtes virent battre les îlots et les récifs qu'elles submergeaient par intervalles. Puis, au frémissement de la terre et des eaux, ne tardèrent pas à se joindre les convulsions atmosphériques.

Du flanc des nuages saturés d'électricités adverses, s'élancèrent, tout d'abord, quelques flèches bifurquées, anguleuses, saccadées, semblables à des épées qui cherchent à frapper avec trahison, puis vinrent de longs ser-

pents de feu qui, dans leurs ondulations bizarres, se tordaient avec frénésie et traçaient sur la noire opacité des nuages des hiéroglyphes mystérieux.

Mais ce n'est qu'un peu plus tard que commença le drame grandiose. Dans l'énorme masse des vapeurs vaguement accumulées, se formèrent lentement deux foyers, deux orages distincts qui, d'abord séparés, furent bientôt poussés par des courants inverses et se ruèrent l'un sur l'autre, armés tous deux de leur formidable artillerie.

Et c'est alors que s'engagea la bataille. C'est au milieu de déflagrations inouïes que se foudroyaient les deux adversaires. Ce n'étaient plus des lignes de feu que traçaient les éclairs, c'étaient des cratères qui vomissaient des tourbillons de flammes, tandis que de gigantesques lézardes déchiraient les nuées sombres, au travers desquelles semblaient s'entrouvrir, par instant les abîmes de l'infini. Et lorsque du centre incandescent d'où se prolongeaient en longs roulements les incessantes détonations des tonnerres, s'échappaient quelques jets de foudre égarés, on les voyait tomber sur la mer, décapiter les vagues les plus hautes, puis s'éteindre en sifflant dans les eaux.

C'est ainsi que s'associaient dans la mêlée, le Ciel et l'Océan confondus. L'on eût dit que, dans ce double cataclysme, je ne sais quelle déité farouche, Chimère colossale, Gorgone gigantesque ou Bête d'Apocalypse inédite, flottait et se démenait dans l'étendue, poussant d'une aile les nuées à la bataille, tandis que de l'autre elle flagellait les vagues qui, hurlant de rage, lançaient vers le ciel et la terre des tourbillons d'écume courroucée.

Rarement l'on avait vu, même à Plogoff, se déchaîner un pareil ouragan. Les lames de fond surgissant de l'abîme et cambrant leurs énormes volutes glauques, s'élançaient follement contre la falaise et faisaient tonner leurs coups de bélier formidables dans les cavernes sous-marines. Le vieux château en frémissait jusque dans ses fondements.

Au bout de quelques heures la tempête finit par se calmer, épuisée par ses propres violences et l'on n'entendit plus que le murmure lointain des vagues qui, fatiguées et comme pantelantes, s'écroulaient sur elles-mêmes.

Cet ouragan, dans l'appareil splendide de sa puissance, devait-il servir de prologue majestueux à cet autre drame de nature bien différente qui allait se passer dans la demeure de nos amis ?...

Toujours est-il que, vers dix heures du soir, toute la famille étant réunie au salon, Hervé qui, pendant la journée entière, avait été hanté par de vagues et sourdes suggestions, éprouva dans tout son être comme une commotion subite.

— Attention ! fit-il à demi-voix, je viens de recevoir un nouvel avertissement... et presque au même instant, une voix passant sur les têtes comme

un souffle, prononça lentement ces mots : « Baissez les lumières, nous venons à vous ! »

La famille se rangea aussitôt en cercle et chacun de ses membres, le cœur quelque peu palpitant, attendit dans un silence solennel.

Un craquement se fit entendre dans la grande table qui oscilla un instant sur ses pieds. Les femmes frissonnèrent ; Jacques ouvrit des yeux démesurés ; Robert d'une main crispée serra le bras de son fauteuil... quant à Hervé, toujours impassible, il se leva lentement, puis fit un geste en disant : Voyez !

Et que virent-ils, juste ciel !...

Sur le fond sombre d'une haute tenture de velours, apparurent tout à coup quelques lueurs flottantes. Pendant deux ou trois minutes, elles oscillèrent dans l'espace. C'étaient comme deux boules lumineuses de forme indéfinie d'abord, mais qui, peu à peu, s'élargirent, puis s'allongèrent et se formulèrent d'une façon distincte...

— Oh ! firent les femmes, avec une exclamation étouffée, en même temps que tous, dans un frémissement d'émotion joyeuse, reconnurent les deux formes humaines...

C'était Pierre Hernadec tenant dans sa main la main de son père, Allan Hernadec et tous deux, dans la transfiguration de leurs têtes qu'entourait une faible lueur, fixaient sur tous les membres de la famille de longs regards affectueux. De blanches draperies dissimulaient les membres inférieurs ; les bustes seuls transparaissaient au travers d'une vapeur bleuâtre.

Il y avait sur leurs physionomies comme un rayonnement de sérénité céleste et dans leurs jeux brillant d'une vie intense, les assistants retrouvaient l'expression fière, noble et tendre, dont chacun d'eux avait gardé l'inaffable souvenir,

L'apparition dura quelques instants, puis les deux fantômes lumineux pâlirent, devinrent de plus en plus diaphanes et, après un geste d'adieu amical, s'évanouirent dans les ténèbres du plafond.

A peine les assistants de cette scène fantastique étaient-ils revenus de leur stupeur, qu'Hervé obéissant à une injonction secrète, s'assit à la table ; prit quelques feuilles de papier et écrivit, en puissant médium qu'il était, sous l'inspiration directe de ses guides spirituels et voici, quand il eût cessé d'écrire, ce que les assistants émerveillés lurent sur ces pages d'outre-tombe, au bas desquelles était apposé le fac-similé de la signature d'Allan Hernadec.

Mes enfants,

J'ai prié, ardemment prié, et j'ai obtenu l'autorisation de me manifester à vous, sous la conduite de Pierre, mon fils et votre père. C'est une faveur, insigne et exceptionnelle pour laquelle vous devez rendre grâce au Maître de nos destinées.

J'avais raison de vous dire, quelques instants avant de vous quitter, que la réalité suivrait de près mon beau rêve, mais combien supérieure au rêve a été cette réalité !

C'est dans un monde indescriptible que je me suis trouvé tout à coup... Là, dans un rapide éblouissement, j'ai tout d'abord vu se dérouler devant moi le panorama de mes existences précédentes, jour par jour, heure par heure, scène par scène, dans leurs détails les plus minutieux.

Vision inouïe, en face de laquelle j'ai pu juger de ce qu'a été mon passé, comprendre surtout ce qu'il aurait pu être et mettre en balance efforts et résultats obtenus, défaillances et réveils d'énergie, désespoirs et retours à l'espérance.

Quels enseignements ressortent d'une semblable vision rétrospective, alors que, dans une justemessure, sans illusions complaisantes, sans subterfuges ni tentatives de vaine justification, l'âme constate par quel enchaînement de causes à effets ont été déterminées toutes les actions bonnes ou mauvaises dont se composent la trame de sa vie et les péripéties de son évolution dirigée par la loi des rétributions impartiales.

C'est au sortir d'une espèce de léthargie, dont je ne puis apprécier la durée, que ma chrysalide terrestre se déchira spontanément et que je vis succéder, à l'ombre de la prison charnelle, des éblouissements inimaginables, des élargissements d'horizons qui m'enivraient jusqu'au vertige.

Subitement pourvu de sens nouveaux dont il m'est impossible de vous expliquer la nature, j'eus l'intuition soudaine de certains mystères demeurés impenétrables jusqu'ici pour l'intelligence humaine.

Délivré des attaches de la matière, je m'élançai dans les abîmes de cet éther dont les hommes ne font que pressentir l'existence. Désormais, il n'y avait plus de distances pour moi.

Les étoiles que je rencontrais dans mes grandes envolées circulaires et qu'il m'était donné de contempler dans les dimensions réelles de leur énormité, resplendissaient en flamboiements immenses. Derrière celles-là, j'en apercevais d'autres et toujours d'autres encore, si bien que les limites du firmament reculaient en des profondeurs infinies et que j'aurais pu me croire enfermé dans l'orbe d'une sphère incommensurable, constellée d'astres de formes et de couleurs dont le nombre et la variété défient toute imagination.

Oh ! ces couleurs — qui, pour comble de prodige, ne sont pas seulement colorées, mais encore vibrantes et mélodieuses — de quel prisme inconnu elles semblaient jaillir ! Roses lueurs d'aurore, pourpres de crépuscule, opalines pâleurs, célestes azurs, phosphorescences nacrées, diamantées dont les éclats fulguraient ou dont les teintes chatoyantes se nuançaient en gammes de colorations imprévues... Comment pourrais-je combien cette pyrotechnie sidérale multipliait, renouvelait en moi, sans que je pusse m'en

rassasier jamais, tous les ravissements dont nous enivre l'ineffable et divine lumière !

Et dans ces steppes de l'infini, au travers de ces régions, de ces cercles, de ces plans qui se côtoient, se juxtaposent et parfois se pènètrent, mes nouvelles facultés de vision découvraient de véritables essaims de formes, d'êtres, d'Esprits de toutes catégories.

Les uns passaient comme d'éblouissants météores. Les autres, âmes encore engourdies et rêveuses, flottaient au milieu d'autres formes fluidiques, mais de plus épaisse densité et qui, insuffisamment émancipées des séductions de la matière, attendaient, dans le trouble et l'indécision de leurs regrets ou de leurs désirs confus, l'heure encore inconnue d'une prochaine réincarnation.

(*A suivre*).

ED. GRIMARD.

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS

M. Léon Denis fera, en novembre et décembre, une tournée de conférences sur le Spiritisme, dans le Nord, l'Est de la France et la Belgique.

Voici les principaux points de son itinéraire et les dates de ses principales conférences :

A Lille, le Dimanche 3 novembre, à 3 h. 1/2, salle du Conservatoire, et le Dimanche 10 novembre, salle de l'Orphéon.

A Bruxelles, les 15 et 17 novembre, salle Kevers, rue du Parchemin.

A Charleroi, le Dimanche 24 novembre, au Temple de la Science.

A Liège, le Jeudi 28 novembre, inauguration du local de la Fédération spirite régionale, et le 4 décembre.

A Nancy, trois conférences organisées par la Société d'Etudes psychiques, sous la présidence du D^r Haas, ancien député au Reichstag, les 9 et 13 décembre, salle Poviél ; le 16, salle des Agriculteurs.

AVIS

Deux de nos abonnés se sont adressés pour un horoscope à Mlle Henny von Heiden, de Berlin, dont il est question dans la *Revue* d'août dernier.

Contre un recouvrement de TRENTE FRANCS (prix excessif), il n'a été reçu qu'un travail absolument inexact ; nous prions nos abonnés de s'abstenir de s'adresser à Mlle Heiden, ne voulant pas assumer cette responsabilité, bien indirecte cependant, car nous ne la connaissons aucunement.

La rédaction de la *Revue* rappelle qu'elle laisse à ses correspondants toute la responsabilité des articles qu'elle consent à insérer, sur leur demande.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE